

L'hypersexualisation indique la pression qui pousse les enfants à entrer dans une sexualité abusive qui n'est pas de leur âge et qui vient entraver leur processus de développement et leur propre rythme d'appropriation de la sexualité, la construction de leur vie psychique.

L'hypersexualisation rejoint la problématique plus large de l'adultification et de tous les désirs, conscients et inconscients dans lesquels les adultes peuvent emprisonner les enfants : cela peut aller des attentes scolaires démesurées à l'hypersexualisation des enfants dont les concours de minims sont un exemple.

Prévenir parents, éducateurs et pouvoirs publics des conséquences désastreuses sur l'enfant de ce climat ambiant, soutenir l'éducation aux médias et le sens critique, remettre à l'honneur la créativité et le jeu comme élément de développement de l'enfance... sont des pistes évoquées à construire ensemble.

Jean Blairon, Carine De Buck, Diane Huppert, Jean-Pierre Lebrun, Vincent Magos, Jean-Paul Matot, Jérôme Petit, Laurence Watillon.

yapaka.be

Coordination de l'aide
aux victimes de maltraitance
Secrétariat général
Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



HYPERSEXUALISATION DES ENFANTS

LECTURES

TEMPS D'ARRÊT

yapaka.be

HYPERSEXUALISATION DES ENFANTS

Hypersexualisation des enfants

*Jean Blairon
Carine De Buck
Diane Huppert
Jean-Pierre Lebrun
Vincent Magos
Jean-Paul Matot
Jérôme Petit
Laurence Watillon*

Temps d'Arrêt / Lectures

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.

Directeur de collection : Vincent Magos assisté de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Delphine Cordier, Philippe Dufromont, Sandrine Hennebert, Philippe Jadin et Claire-Anne Sevrin.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de pilotage : Nicole Bruhwyler, Deborah Dewulf, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Gérard Hansen, Françoise Hoornaert, Perrine Humblot, Marie Thonon, Christelle Trifaux et Juliette Vilet.

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.
Décembre 2012

Sommaire

Société hypersexualisée : quand le désir des adultes paralyse la fonction éducative.....	7
Diane Huppert, Vincent Magos	
Le développement de l'enfant, la sexualité et la société	15
Carine De Buck, Jean-Paul Matot	
L'hypersexualisation des enfants	35
Jean-Pierre Lebrun	
Les mini-miss, <i>missi dominici</i> d'une société hyper-sexualisée?	49
Jean Blairon, Jérôme Petit, Laurence Watillon	

Le terme d'**hypersexualisation** entraîne des confusions; nous le reprenons cependant car il fait l'objet d'un consensus de plus en plus large sur le plan international.

L'**hypersexualisation** indique la pression qui pousse les **enfants** à entrer dans une sexualité abusive qui n'est non seulement pas de leur âge mais qui vient entraver leur processus de développement et leur propre rythme d'appropriation de la sexualité, la construction de leur vie psychique. Cette pression sur les enfants peut venir des parents et/ou des médias et plus largement d'un climat de consumérisme empreint d'érotisme.

L'**hypersexualisation** est aux frontières de deux autres questions :

- l'hypersexualité (réelle ou fantasmée) qui traite d'une sexualité précoce liée ou non à l'exposition aux images pornographiques. Cette problématique, plutôt adolescente, dépasse la pression sur les jeunes et entre en écho avec leurs propres désirs (d'émancipation, transgressifs);
- l'hypersexualisation des petites filles s'intègre dans la question plus large de l'image et la place de la femme dans la société.

Nous ne traiterons pas de ces aspects pour nous concentrer sur ce qui relève de l'entrave au développement des enfants, de la maltraitance.

L'**hypersexualisation** rejoint celle plus large de l'**adultification** et de tous les désirs, conscients et inconscients dans lesquels les adultes peuvent emprisonner les enfants : cela peut aller des attentes scolaires démesurées à l'hypersexualisation des enfants; celle-ci se déclinant dans :

- l'hypersexualisation ou érotisation des petites filles;
- l'hypervirilité des petits garçons poussés à des attitudes machistes, sexistes et violentes.

Le message central tient en cette phrase « Laissons les enfants être des enfants » (Let Children Be Children).

Société hypersexualisée : quand le désir des adultes paralyse la fonction éducative

Diane Huppert, Vincent Magos¹

Venue des États-Unis, la mode des mini-miss s'étend de par le monde et en Belgique, parfois même soutenue par des pouvoirs publics. Fillettes érotisées, gamins virilisés font les vedettes des publicités et des médias grand public. Soutiens-gorge rembourrés, strings ou autres accessoires aguichants sont proposés aux enfants pré-pubères.

L'érotisation et l'hypersexualisation ambiantes contreviennent au développement de l'enfant et de l'adolescent et modifient les conditions d'éducation, mettant à mal les repères sur lesquels s'appuient les adultes pour tenir leur place de parent et d'éducateur.

Quand le désir des parents emprisonne l'enfant

Bien avant la naissance, les parents imaginent le futur de leur enfant. Déjà, ils l'espèrent brillant à l'école, charmant en société et le rêvent médecin, menuisier ou reprenant l'entreprise familiale. C'est fort de tous ces vœux, que l'enfant s'élève peu à peu.

Ce désir soutient les apprentissages de l'enfant, rendus possibles par le climat de confiance et de sécurité. Dans son lien d'amour et de loyauté envers ses parents, il leur fait plaisir, réfrène ses pulsions, et acquiert peu à peu, à son rythme, limites et désirs propres.

1. Au sein de la Coordination de l'aide aux victimes de maltraitance, respectivement, en charge du volet professionnel du programme et responsable du programme.

Pour grandir, l'enfant a donc besoin d'être porté par le désir de ses parents, mais en même temps, il a besoin que ce désir ne l'étrangle pas. L'équilibre difficile à tenir pour chacun est plus fragile encore quand la culture ambiante promeut des valeurs de performance et de paraître, au détriment de l'être.

Dès lors, il arrive que les ambitions et les désirs des parents soient à ce point pressants qu'ils devancent le développement de l'enfant, qu'ils ne permettent pas à celui-ci de sentir ce qu'il désire, de douter, d'essayer, d'apprendre par essais et erreurs et de savoir ensuite ce que lui, veut faire de sa vie... Ce qui pourrait être encouragement devient obligation. Inconsciemment, l'enfant absorbe le désir de ses parents. Dans ce sens, pousser un enfant à devenir champion de mathématiques, de piano, de motocross, danseuse étoile ou reine de beauté peut provoquer des dégâts qui se prolongeront à l'adolescence ou à l'âge adulte.

Quand la sexualité adulte joue avec les enfants

Pour grandir la petite fille a besoin de s'identifier à sa mère, aux femmes de son entourage, le petit garçon prendra exemple sur les hommes qu'il rencontre, les héros qu'il admire... À la recherche de ce qui les différencie de l'autre, garçon ou fille essayeront les signes, justement, les plus distinctifs : elle, les talons hauts, le rouge à lèvres de maman, se rêvera en princesse, lui, se rêvera en astronaute, en coureur cycliste, endossera le déguisement de superman... Les stéréotypes ne sont jamais que les points de repères des enfants, et que ces points de repères soient dessinés au gros trait, quoi de plus normal.

C'est donc avec tendresse qu'on peut laisser les petites filles rêver devant leur miroir ou sous le regard enchanté d'un entourage attentif et privé. En laissant la couleur de l'enfance à cette séduction, l'adulte laisse à la petite fille le temps de devenir femme, de devenir une femme qui aura pu se constituer son intimité, son identité propre. Il

laisse le temps faire son œuvre de maturation, de transformation de la sexualité enfantine en sexualité adulte.

Par contre, quand l'adulte se saisit de la sexualité enfantine pour l'emmener sur son terrain, il abuse de l'enfant. Comme l'indique le langage, les concours de mini-miss ou de mini-mister considèrent l'enfant comme un adulte en miniature. Or il n'en est rien; le monde de l'enfance est profondément différent de celui de l'adulte.

La mise en avant des enfants comme de petits adultes, que ce soit dans la publicité, dans les émissions de télévision ou dans les concours de mini-miss les arrache à l'enfance pour les projeter violemment dans un monde qui n'est pas le leur, un monde adulte avec ses composantes de sexualité, de séduction, d'excitation, de performance...

Instrumentalisée au bénéfice du plaisir de l'adulte, la sexualité de l'enfant ne peut suivre son cours et réduit les possibilités pour l'enfant de construire d'abord son intimité et ensuite, comme sujet de désir, des relations amoureuses avec un autre, également unique.

Autrement dit, l'excitation créée par l'appel prématuré au sexuel fait intrusion dans l'enfance qui ne peut dès lors trouver la solitude et la rêverie nécessaires à la construction de son intimité (rapport à soi) et de son identité (rapport à l'autre).

De plus, la distinction entre espace intime et espace public acquise vers 7-8 ans est fragilisée si l'enfant est projeté prématurément par l'adulte dans un brouillage de repères : comment comprendre qu'ensuite il ne se mette pas en danger et ne devienne une proie facile ?

Quand l'enfance n'est pas respectée, l'adulte peine à se construire

Priver l'enfant de sa propre sexualité, le projeter précocement dans une sexualité adulte ou lui en « faciliter »

l'accès créent des adultes immatures sur les plans émotif et psychique. L'enfance qui fait l'économie de son propre parcours reste attachée à une sexualité infantile centrée sur elle-même, évitant la recherche d'un partenaire consentant dans un désir et un plaisir partagé.

Dès les premiers mois, l'enfant, en ne pouvant accéder à sa mère selon son bon vouloir, se voit limité. Il en va de même pour l'adulte qui est obligé d'adresser une demande à un éventuel futur partenaire. La sexualité se voit donc confrontée, limitée par le désir de l'autre ainsi que les règles sociales, la culture. L'éducation comporte cette fonction de limiter, de canaliser nos passions, nos désirs de jouissance, nos excès, d'abord partant du cercle familial, ensuite dans la sphère sociale dont l'école est l'institution de référence.

Mais, quand une société banalise l'hypersexualisation, quand elle fonde les rapports sociaux et les relations sous le règne consumériste (jouissance à tout prix, prima de l'individu, affaiblissement du « nous »...), elle crée les conditions pour désinhiber. Les balises sont alors d'autant plus fragilisées qu'elles n'ont pas trouvé de limites dans la sphère privée.

Si la maturité consiste en la capacité de différer le désir au profit de la curiosité et du savoir, l'immaturité réduit l'enfant et l'adulte à un consommateur. La sexualité prend alors valeur de divertissement fondé sur la consommation de biens en vue d'assurer bonheur et réalisation individuelle évitant toute confrontation à l'autre.

C'est la porte ouverte à une sexualité de loisirs, sans enjeu, sans relation, sans passion.

Quand les différences générationnelles s'estompent

Il revient à l'adulte, au parent de garantir les conditions d'éducation et notamment en matière de sexualité, de

tenir la frontière qui offrira à l'enfant la sécurité pour grandir.

Aujourd'hui, l'affaiblissement de la différence sexuelle se double de l'affaiblissement de la différence générationnelle. Autrement dit, tout ce qui vaut pour une génération vaut pour l'autre et inversement.

La société d'hyperconsommation contribue à cette quête selon un double discours. D'un côté, se déploie une incitation pornographique mettant en scène une hyper-sexualisation des plus jeunes sur les écrans, affiches et magazines.

D'un autre côté, se propage la crainte omnipotente de dangereux pédophiles. Et passe sous silence d'ailleurs que l'exhibition de très jeunes enfants dans des poses érotiques provoque l'excitation... pédophilique ?

Ce double discours ouvre sur de nouvelles incompréhensions. Ainsi, l'enfant est vu aujourd'hui comme dénué de sexualité. Cet imaginaire mis au service d'une démagogie et d'une tyrannie du (hyper)sexe, fait oublier que l'enfant a une sexualité propre. Non génitale, la sexualité de l'enfant va, notamment, trouver terrain d'exploration auprès de ses pairs dans la découverte de l'autre, de l'altérité, tels par les jeux de docteur. Ces jeux sexuels normaux entre enfants à la lorgnette de leur développement, sont parfois vus comme des abus au travers du filtre de la sexualité voire de l'hypersexualité adulte. Ainsi s'explique le dépôt de plaintes à l'égard d'enfants très jeunes qui auraient abusés sexuellement de leur copain de bac à sable.

Par ailleurs, l'enfant peut également ressentir des désirs pour des adultes, voire les solliciter sur un plan érotique. Toute la difficulté est bien dans ce terme de « solliciter ». Ferenczi dans un texte essentiel « Confusion de langues » montre bien que la tendre langue de l'enfant, n'a rien à voir avec la passion de l'adulte et compte tenu de son développement, la nature de cette invitation recouvre pour l'enfant une réalité bien différente. Or justement, son immaturité le place dans une position

distincte de celle de l'adulte qui sait lui que la limite se pose, que l'interdit s'impose.

De plus, l'affaiblissement des frontières se joue à double sens. Si, amener trop précocement l'enfant à la sexualité adulte est nocif pour son développement, la préoccupation excessive des adultes à l'égard de la sexualité de l'enfant voire de l'adolescent relève des mêmes mécanismes : telle cette mère qui organise la contraception de ses enfants avant que la demande n'émerge, telle autre mère qui embarque sa fille à une présentation de sex toys, tel ce père qui pousse son fils à draguer, tel cet éducateur qui regarde un film porno avec les jeunes dont il a la charge... La présence de l'adulte auprès de l'enfant doit en effet s'ajuster sans cesse entre une capacité à soutenir, à répondre aux questions sans les vider et sans les précipiter.

De l'ange au délinquant, même démission éducative ?

À la vision (fausse) de l'enfance pure succède celle (toute aussi fausse) de l'adolescence sexuellement pervertie voire délinquante. Ainsi, les velléités d'abaissement de l'âge auquel le jeune peut se voir sanctionner d'amendes administratives pour des comportements jugés répréhensibles signent une même dérive. Tels les concours de mini-miss, ces mesures néfastes au développement de l'enfant présentent un paradoxe de taille : feindre de soutenir l'émancipation et la responsabilisation des enfants et des jeunes en créant paradoxalement les conditions qui contreviennent au développement de son identité, de son estime de soi et de son autonomie. Cette instrumentalisation et cette 'adultification' de l'enfance et de la jeunesse témoignent de la difficulté des adultes à tenir leur place et brouille l'ordre des générations. La fonction éducative à charge traditionnellement de l'adulte se redistribue sur la jeunesse voire sur l'enfance, celle-là même déjà fragilisée.

Éduquer, c'est apprendre à penser

La pression hypersexualisée et consumériste impose que la famille et l'école s'attachent à transmettre des valeurs liées à l'émancipation, à la reconnaissance de soi et de l'autre, à la construction du vivre ensemble. Cette attention ne nécessite pas de programme particulier et peut se déployer au travers de la prise en compte des événements du quotidien. Soulever ces dérives, voire ces extravagances, au même titre que toute question éducative en soutenant l'analyse et la recherche du sens qu'elles posent offre une voie à privilégier.

L'affaiblissement des repères ressentis par les parents pour gérer ces questions ouvre la nécessité que l'école remplisse sa mission d'appui et de socialisation.

Hors de toute concurrence aux limites parentales, l'école se présente comme un lieu pour repenser les règles du vivre ensemble. Ainsi, le règlement de l'école fixera les codes vestimentaires..., tranchera les questions de frontière entre vie privée et vie publique, un voyage scolaire sera l'occasion d'ouvrir le débat sur le droit à l'image, la fête scolaire sera l'opportunité d'interroger et de limiter les débordements érotiques d'une prestation chantée... Certains faits devront être tranchés par le corps enseignant, d'autres méritent d'être discutés lors de réunions avec l'association de parents, d'autres encore peuvent plus simplement faire l'objet de discussions en classe : inviter les enfants à s'interroger sur le sens de l'une ou l'autre chose n'est-ce pas la meilleure manière de leur apprendre à réfléchir, n'est-ce pas un des rôles quotidiens des enseignants et des éducateurs ?

Informé plutôt qu'interdit

S'il y a bien des raisons de regretter les concours de miss, on doit exclure les concours de mini-miss. S'il se trouvera toujours des entrepreneurs pour proposer tous les commerces, même les plus scabreux, les pou-

voirs publics se doivent, quant à eux, d'éviter pareilles scènes, non par la répression judiciaire mais par la force d'un positionnement adulte garant de la protection de l'enfance.

L'option à privilégier est en effet la prévention et non une législation qui aurait pour seul but de pointer un « symptôme » social et d'occulter un débat qui dépasse largement celui des concours de mini-miss.

En revanche, prévenir les parents, les éducateurs et les pouvoirs publics des conséquences désastreuses sur l'enfant de ce bain hypersexuel ambiant, soutenir l'éducation aux médias et le sens critique, remettre à l'honneur la créativité et le jeu comme élément de développement de l'enfance... sont des pistes à construire ensemble.

Le développement de l'enfant, la sexualité et la société

Carine De Buck¹, Jean-Paul Matot²

Introduction

De notre point de vue de pédopsychiatres, il n'est ni pertinent, ni utile, de dissocier la sexualité humaine et ses diverses expressions d'une perspective globale, qui envisage l'existence humaine sous l'angle des degrés d'harmonie entre ce qui est le plus personnel et le plus intime chez un individu, et la manière dont ce personnel-intime trouve à s'épanouir dans les relations aux autres personnes, ainsi qu'au travers des rapports qu'il entretient avec son environnement non-humain, en y incluant les institutions sociales.

Dans nos réflexions sur ce qui est isolé et rassemblé sous l'étiquette d'« *hypersexualisation de l'enfance* », il nous semble particulièrement important de situer au centre de notre réflexion les processus d'appropriation par chaque individu, à la fois de ce qu'il peut reconnaître comme étant lui-même, mais aussi et en même temps, du monde dans lequel prennent forme et vie les diverses expressions de lui-même.

Cette interaction fondatrice de l'humain, entre l'individu et son environnement, implique que le « sexuel »,

1. Carine de Buck est pédopsychiatre et psychanalyste. Elle est l'auteur de plusieurs articles et livres concernant la séparation parentale et ses conséquences. Elle dirige actuellement le Centre Médical Pédiatrique « Clairs Vallons », structure spécialisée entre autre dans le traitement résidentiel de la maltraitance infantile.
2. Jean-Paul Matot est pédopsychiatre, auteur de plusieurs ouvrages dans les domaines des psychothérapies et de l'adolescence, il exerce en pratique privée et dans la formation de professionnels, après avoir dirigé pendant une vingtaine d'années des services ambulatoires et hospitaliers à l'Université libre de Bruxelles.

c'est-à-dire les modalités et les effets des plaisirs et déplaisirs rencontrés dans les interactions, dès la venue au monde, et peut-être même déjà *in utero*, fait partie intégrante de la construction de la personnalité dans toutes ses dimensions. C'est ce que la psychanalyse désigne par « psychosexualité » (en réservant dès lors le terme de sexualité aux comportements manifestes liés à l'obtention de sensations de plaisirs sexualisés).

Ajoutons également que l'« hypersexualisation » de l'enfance n'est pas ce qui apparaît au premier plan dans nos consultations pédopsychiatriques générales. Par contre, cette question prend une place beaucoup plus importante dès lors qu'on travaille au niveau des services spécialisés dans la prise en charge des différentes formes de négligences, carences, maltraitements et abus à l'égard des enfants. Enfin, nous sommes également confrontés à la manière dont les manifestations de la sexualité des parents (à l'occasion de crises de couple en particulier) obligent les enfants à « traiter » sur le plan psychique, parfois très précocement, des aspects habituellement « refoulés » de la sexualité adulte.

Enfin, traitant de l'« hypersexualisation », il nous semble important de distinguer les questions que posent des comportements « sexuels » inappropriés qui sont le fait de certains enfants, et reflètent l'existence de difficultés de développement, de celle de l'utilisation des enfants par les adultes dans ce qui apparaît dans le chef de ces derniers comme une « sexualisation » inappropriée de l'enfance.

Place du « sexuel » dans le développement de l'enfant

La sexualité concerne pour nous le registre des comportements sexuels manifestes : caresses, masturbation, pénétration...

Le « sexuel » rassemble par contre, non seulement les comportements sexuels manifestes, mais aussi tout ce qui évoque plus ou moins explicitement la sexualité

(propos, images...) ainsi que tout le champ des sensations de plaisirs diverses et variées liées au corps. Ce champ est celui de la « sexualisation » de domaines très divers de l'existence humaine.

L'exemple des plaisanteries « grivoises » est intéressant pour notre propos : le plus souvent, elles reposent sur une allusion à la sexualité qui n'est, au premier abord, pas manifeste puis se révèle dans un second temps. Du « sexuel » apparaît là où on ne l'attendait pas, et où pourtant il s'y trouvait déjà sans qu'on l'ait repéré comme tel.

Il en va de même pour le « sexuel » chez le bébé. Il est présent d'emblée dans une certaine « sexualisation » inévitablement liée aux soins (Laplanche, 1993), du fait que la mère et le père sont des personnes adultes qui ont une sexualité effective et vécue comme telle. Lorsqu'une mère allaite son bébé, lors des contacts peau à peau entre un père et son bébé, le plaisir partagé entre le bébé et son parent comporte une dimension qui n'est pas de la sexualité, mais qui est néanmoins sexualisée. Cette dimension véhicule quelque chose que le bébé ne peut pas reconnaître comme étant de nature sexuelle, et en général le parent, heureusement, non plus³. Ainsi, le « sexuel » est-il d'emblée présent pour le bébé, mais il n'est pas reconnu comme tel, et ce n'est que bien plus tard, dans l'enfance et l'adolescence, que les mêmes sensations, lorsqu'elles seront éprouvées, pourront être reconnues comme relevant, dans un contexte différent, de la sexualité. La différence par rapport à la plaisanterie grivoise, c'est que le souvenir des expériences précoces n'est plus disponible pour la conscience, et si un rapport s'établit, il ne peut être qu'inconscient, caché au sujet. Mais c'est une autre histoire et ce que nous avons à retenir, c'est que *le*

3. Bien que s'il y réfléchissait, il pourrait sans doute admettre que le plaisir pris avec son bébé pourrait évoquer pour lui certaines sensations que dans un autre contexte il pourrait reconnaître comme entrant dans le champ de sa sexualité, toute la nuance est dans les nombreux conditionnels : cela pourrait, mais cela n'est pas. C'est là tout l'espace qui distingue et sépare la réalité matérielle d'une autre réalité, celle du fantasme, ce que nous appelons la réalité psychique.

bébé est introduit à son insu dans le « sexuel » en même temps qu'il vient au monde, même si la sexualité, elle, n'apparaît que plus tard et progressivement.

Cela signifie que le bébé, puis l'enfant, et enfin l'adolescent, se trouve confronté à la nécessité d'effectuer un travail progressif d'appropriation de cette dimension de l'existence qu'il va découvrir progressivement en lui et dans ce qui l'entoure. Ce travail d'appropriation implique prioritairement à la fois l'appropriation de son propre corps, et l'appropriation de ce qui vient de l'extérieur (Matot, 2012). C'est ce que nous désignons comme organisation de la « psychosexualité ».

La psychosexualité, c'est donc l'intégration des modes d'obtention du plaisir dans la construction progressive d'une perception continue de soi et du monde, à travers les interactions avec l'environnement. Présente d'emblée, elle suit les différents organisateurs des interactions entre l'enfant et son environnement, en fonction de la maturation psycho-physiologique de l'enfant.

De l'expérience précoce du plaisir partagé à la constitution des auto-érotismes

Les premiers plaisirs physiques du bébé, nous l'avons souligné, sont d'emblée également psychiques, et ils sont liés à un plaisir partagé dans les soins que lui apporte son entourage, et en premier lieu sa mère. Il importe de souligner que ce qui construit véritablement un bébé, c'est le plaisir qu'il partage avec autrui, et qu'autrui partage avec lui. C'est la fonction essentielle du regard, du sourire, du rire et des autres vocalisations qui accompagnent les soins et les jeux : partager avec autrui du plaisir (Stern, 1985). Toute personne qui a pris le temps d'entrer en relation avec un bébé sait cela. Ce plaisir partagé est essentiel parce que le bébé, en même temps qu'il éprouve physiquement une sensation de plaisir, va pouvoir identifier ce plaisir comme plaisir à partir de ce que lui renvoie l'adulte qui est avec lui, alors même que l'adulte n'est pas encore clairement reconnu

par le bébé comme distinct de lui. Si par contre l'adulte ne renvoie rien, ou autre chose que du plaisir (de l'ennui, de la distraction, de la tristesse, de l'anxiété, de l'excitation, ...) le plaisir de l'enfant ne peut se constituer comme une expérience significative, ou ne se constitue que dans un repli où il se coupe de la relation avec l'adulte (Winnicott, 1945, 1960 ; Roussillon, 2008).

C'est donc à partir de ces expériences répétées de plaisir partagé que vont se développer ce que nous appelons les « auto-érotismes » : le bébé va, en présence ou en l'absence de l'adulte, passer du temps à répéter, par le biais d'autostimulations (suçotement de la langue, des lèvres, des doigts, notamment) des expériences de plaisir qu'il se donne à lui-même. Ce qu'il faut souligner à propos de ces « auto-érotismes », c'est qu'ils s'accompagnent d'une *activité psychique* où l'autostimulation est associée au rappel de l'expérience de plaisir partagé avec autrui dont il a fait l'expérience de façon répétée auparavant. C'est ce qui différencie ces auto-érotismes d'autres formes d'auto-stimulations, qui sont, elles, répétitives et dénuées d'expressions émotionnelles nuancées (les balancements p. ex.), s'accompagnant d'une sorte d'« absence » du bébé, donnant à l'observateur une impression de vide intérieur, et correspondent à des mesures de survie psychique, face à un défaut de constitution des « auto-érotismes », lié à une faille de l'expérience émotionnelle partagée. À l'inverse des auto-érotismes, ces comportements servent alors, dans une certaine mesure, à s'abstraire d'une présence à soi-même et à autrui.

Bien entendu, cette description est très schématique et donc réductrice, il existe des intermédiaires, des gradients, entre les deux types de configurations.

Une autre condition de constitution des « auto-érotismes », au-delà de l'existence préalable et concomitante d'expériences de plaisir partagé, réside dans le fait que l'entourage, et la mère en particulier, soit en mesure d'accepter que le bébé puisse momentanément lui « retirer » l'exclusivité du pouvoir de lui donner du plaisir, qu'il la dépossède temporairement et partiellement de

ce plaisir partagé, qui au départ a été vécu avec elle et à travers elle (Roussillon, 2008). Une « bonne » mère sait se faire discrète quand il faut, ni trop ni trop peu cependant (Winnicott, 1960). Encore une fois, l'équilibre résidera dans un savant dosage respectant « suffisamment » les illusions d'autonomie de l'enfant.

La conflictualisation de cet enjeu pourra se marquer notamment par des refus alimentaires, des « caprices », mais aussi par des troubles de l'endormissement, ... qui traduisent l'existence d'une lutte pour le contrôle du plaisir entre la mère et l'enfant.

Le développement des auto-érotismes apparaît ainsi comme une étape importante de l'appropriation du corps propre et des rapports avec autrui à travers l'indépendance relative qu'assurent les mécanismes d'identification et d'intériorisation des plaisirs partagés. La revendication des enfants de décider eux-mêmes — et donc aussi de pouvoir refuser — de se lever ou d'aller dormir, de se laver, de s'habiller ou de se déshabiller, de manger ceci ou cela, se situent et gagnent à être compris dans cette perspective d'une dynamique d'appropriation. Cela permet aux parents et éducateurs d'éviter d'entrer dans des spirales négatives, soit du côté de la rigidification et des bras de fer, soit du côté de la séduction et du laisser-faire. N'oublions pas que les « enfants tyrans » sont, paradoxalement, des enfants qui ne peuvent pas se séparer et devenir autonomes : ils sont des rois esclaves d'un pouvoir illusoire.

Cette dynamique de l'expérience partagée avec autrui, de son appropriation personnelle à travers les auto-érotismes, et de sa conflictualisation dans le lien à l'adulte, se joue à toutes les étapes du développement de l'enfant. Cependant, elle connaît des étapes particulières en lien avec le développement des capacités et investissements physiques, cognitifs et émotionnels de l'enfant. À cet égard, les « stades » du développement psycho-sexuel décrits par Freud (1905), mais également les stades du développement cognitif décrits par Piaget (1966), constituent des moments de réorganisation plus intenses que d'autres.

Il est également évident que le sexe du bébé puis de l'enfant détermine des connotations spécifiques dans la manière dont les parents s'occupent de lui, connotations qui comportent une très importante part culturelle, mais connaissent également d'importantes variations individuelles, liées au psychisme des deux parents et au fonctionnement du couple parental.

Actuellement, les « stades » du développement psycho-sexuel décrits par Freud (stade oral, stade anal, stade phallique, stade génital) sont envisagés comme des « attracteurs » qui modifient l'organisation du rapport de l'enfant à son corps et à son environnement, en venant progressivement « ajouter » des modalités supplémentaires et des enjeux nouveaux dans la construction de la personnalité.

Cependant, cette focalisation sur les « zones érogènes » ne doit pas faire oublier qu'elle ne prend sens qu'à partir et au sein d'un contexte plus global d'adaptation de l'environnement (Winnicott, 1960) aux caractéristiques propres du bébé (attention portée au bien-être global du bébé, au « maniement » approprié de son corps, aux conditions de chaleur, d'éclairage, de bruit, de rythme (Marcelli, 1992), nécessaires à son confort...) puis de l'enfant (respect de ses besoins en termes de sécurité, de continuité, d'intimité, de découverte, et, tout particulièrement, respect de l'espace et du temps nécessaire au développement de ses capacités de jouer).

Le rôle déterminant de la curiosité chez l'enfant

Une des composantes essentielles de la sexualité infantile est l'exploration ; l'enfant est curieux et veut percer les grands mystères de la vie. À l'aune de sa progressive subjectivation, son intérêt pour les autres et pour son environnement s'amplifie. C'est le début de la période des « pourquoi ? » et des « comment ? ». Pour satisfaire sa curiosité, il va mettre en scène des jeux exploratoires de son propre sexe mais aussi de celui des autres enfants. Ce sont les jeux de « touche-pipi »,

les jeux de « docteur », certains aspects des jeux de « papa-maman ». Il peut aussi s'exhiber dans l'attente d'une réaction ou encore se montrer très intéressé par la nudité des adultes. Il est aussi très curieux de ce qu'il imagine du commerce intime des parents et veut regarder « par le trou de la serrure » dans la chambre des parents, épier les bruits... Ces jeux sexuels sont donc banals à cet âge et font partie du développement normal de l'enfant. Il sera très important de pouvoir les respecter en n'en ayant pas une lecture diabolisante à travers le prisme de la sexualité adulte qui ferait alors adopter inadéquatement des attitudes répressives ou coercitives.

Cependant, toute cette curiosité, ces explorations, ces découvertes, très excitantes pour l'enfant, ne sont pas dénuées d'angoisses. C'est un moment du développement où les cauchemars et les peurs sont fréquents (par exemple la peur des voleurs, des loups...).

Dans le même registre de l'intérêt des enfants pour l'énigme que représente la sexualité des parents, et de leurs tentatives de s'identifier à eux, le goût des enfants pour les déguisements occupe une place de choix. Il faut cependant souligner que cette activité leur est personnelle, et est dans ce sens une exploration créative. Elle entre dans le cadre de cette fonction indispensable au développement qu'occupe le jeu chez l'enfant (Winnicott, 1971).

Quelques obstacles qui s'opposent aux processus d'appropriation

L'insuffisance du plaisir partagé, qui peut résulter soit d'une insuffisance quantitative (pas assez d'expériences de plaisir partagées, ou pas suffisamment intenses), d'une inadéquation qualitative (discordance trop fréquente entre les ressentis du bébé et ceux de la mère), mais aussi d'un excès : des débordements d'excitation ne permettent pas la constitution d'une représentation interne d'un plaisir partagé mais contraignent à des mesures de sauvegarde (paralysie, retrait...).

La difficulté de la mère et de l'environnement à laisser le bébé puis l'enfant et l'adolescent expérimenter ses propres modes de satisfaction dans son rapport à lui-même et au monde qui l'entoure, et cela très précocement. Cette expérimentation suppose deux conditions de base : la sécurité d'un « port d'attache », toujours accessible et accueillant sans conditions en cas de besoin ; et la capacité de la mère, du père et de l'environnement de rendre leur présence discrète et silencieuse, sans intervention, lorsque l'enfant fait ses propres expériences avec lui-même. Ces deux conditions se trouvent compromises soit par l'anxiété des adultes, sous-tendue par des angoisses de séparation ou de perte de contrôle ; soit par un besoin d'emprise narcissique sur l'enfant, considéré comme une simple extension de l'adulte. Dans un registre proche, on peut également pointer la manière dont la sexualité des parents s'impose plus fréquemment aux enfants à l'occasion des crises de couple et des engouements passionnels tardifs des adultes, compliquant le refoulement et la mise en latence.

La difficulté dans la constitution d'un espace du jeu, qui se situe entre l'espace privé, interne, du fantasme, et la réalité extérieure. L'espace du jeu suppose que l'espace interne et la réalité extérieure puissent commencer à être distingués, mais aussi que l'environnement puisse respecter cet espace, et ne pas mettre en question cette fonction essentielle du jeu, qui est de ne pas avoir à décider si ce qui s'y passe est « pour du vrai » ou « pour du faux », mais de créer un espace où vrai et faux puissent se mêler sans que cela n'altère la perception de la réalité extérieure.

De ce point de vue, l'accès aux images d'une sexualité pornographique, notamment par internet, a des effets préjudiciables de court-circuit entre l'espace du fantasme et celui de la réalité, et de mise « hors jeu » d'un espace personnel de maturation des théories sexuelles infantiles que l'enfant construit au cours de son développement.

Comportements « (hyper)sexualisés » durant l'enfance :

Nous distinguerons deux grandes catégories de comportements présentant un caractère sexualisé durant l'enfance.

Les comportements liés au développement de l'enfant et à ses avatars

Dans le cadre du développement *normal*, nous avons déjà évoqué tout le registre des auto-érotismes qui relèvent de la découverte et de l'appropriation progressive par l'enfant de son corps et des sensations qu'il peut générer. Ceci peut concerner bien évidemment la zone génitale et donner lieu à des manifestations comportementales « sexualisées » (masturbations, comportements « exhibitionnistes »...).

Il en va de même de jeux qui peuvent présenter une connotation sexuelle évidente (jeux de docteur, de « fabriquer des bébés »...), éventuellement accompagnés de beaucoup d'excitation mais conservant un aspect de jeu symbolique. Ces jeux font également partie du développement normal de l'enfant.

Par ailleurs, en lien avec tout le travail des identifications que l'enfant doit mener, les jeux de « déguisement » permettent à l'enfant « d'essayer » sur un mode ludique ce qu'il identifie comme des attributs typiquement féminins ou masculins tels que maquillage, chaussures et vêtements d'adulte, mais aussi panoplies de princesse, de cow-boy, de super héros... Nous nous situons ici dans des registres qui relèvent du « jeu », de l'imaginaire, de scénarios inventés par l'enfant *sans intervention ou induction extérieure* et qui font donc partie intégrante du développement normal.

Il faut en différencier les comportements masturbatoires compulsifs chez des enfants présentant des troubles du développement, qui représentent des tentatives inefficaces, au travers de sensations auto-générées,

d'éprouver la sensation d'exister, d'avoir des limites, d'être rassemblé autour d'un éprouvé sensoriel. Il s'agit de mécanismes anti-pensée et anti-relation. On peut les rapprocher des balancements évoqués plus haut, c'est-à-dire de comportements répétitifs dénués d'activité fantasmatique et d'affectivité.

Certains jeux et comportements sexuels inadéquats, traduisant un défaut d'inhibition, peuvent également constituer des tentatives de faire face à une excitation désorganisée et à des angoisses de perte des limites de son propre corps, suite à des failles dans le développement. Ces situations peuvent se rencontrer en lien avec des contextes familiaux problématiques, sans que cela soit nécessairement le cas.

Les comportements « induits » par l'environnement

Des comportements « hypersexualisés » présentés par certains enfants peuvent cependant être *induits* par des adultes.

Nous en distinguerons deux types :

- a) les situations dans lesquelles l'enfant est soumis à une relation d'emprise narcissique (nous y incluons la problématique des « mini-miss » mais aussi des « mini-caïds »);
- b) les comportements « hypersexualisés » faisant suite à une situation traumatique d'abus sexuel (qui peut prendre diverses formes).

Dans les deux cas de figure, il s'agit de situations de nature abusive au sens où l'adaptation des adultes de référence aux besoins développementaux de l'enfant n'est pas « suffisamment bonne ». L'environnement s'avère défaillant dans la mesure où il ne s'« accorde » pas émotionnellement à l'enfant et lui impose un « empiètement » dans son monde interne dont l'intégrité est affectée. L'enfant n'a dès lors pas d'autre choix que de sacrifier son développement psychique propre aux besoins infantiles des adultes.

Ces deux types de situations, même si elles sont « symptomatiquement » différentes, peuvent néanmoins être considérés comme faisant partie d'un continuum; elles auront toutes deux des conséquences préjudiciables sur le développement, comparables sur certains points.

Certaines mères (mais cela peut aussi concerner certains pères), ayant elles-mêmes, la plupart du temps, vécu des expériences traumatiques ayant fragilisé la construction de leur personnalité, attribuent, souvent inconsciemment, à l'enfant le rôle de combler un vide interne et de réparer les carences et les failles de leur propre construction identitaire. Ces mères auront, suite à leur propre manque de sécurité interne, de grandes difficultés à envisager le lien à leur enfant autrement que dans la fusion et la proximité corporelle, dans une non-reconnaissance de ses besoins, entravant ainsi la construction de liens sécurés et les processus d'appropriation subjective. À noter que les pères, très souvent absents ou démissionnaires dans ces situations, parfois même sur plusieurs générations, contribuent à ces pathologies du lien en n'assurant pas les fonctions tierces de soutien de la mère, de différenciation de l'espace de l'enfant et de l'espace du couple, de dégage-ment des conflictualités en boucle dans la relation duelle mère-enfant.

Certaines fillettes - telles que celles qui participent aux concours de « mini-miss » — seront ainsi amenées à être l'instrument d'une tentative d'accomplissement de leur mère, dans une non-différenciation à laquelle le père peut également contribuer. Ces fillettes seront véritablement « captives » du narcissisme parental dans la crainte de l'abandon et du rejet, faute de se « mouler » aux désirs des adultes.

Elles seront amenées à adopter des attitudes et une apparence sexualisées afin de répondre aux désirs — conscients et inconscients — de leur mère mais aussi parfois de leur père. Ces comportements induits, singeant certains aspects de la sexualité adulte, seront très caricaturaux et auront une apparence particulièrement dysharmonique. Ils seront en effet en total déca-

lage avec la maturité affective de l'enfant et non-intégrables, en tant que tel, par le psychisme de celui-ci.

En cela, il s'agit clairement pour nous d'une *situation abusive*.

En effet, les besoins de l'enfant en termes de développement ne sont pas respectés. Le monde interne de l'enfant est véritablement « parasité » par le désir de l'adulte. L'enfant est également atteint dans son corps, qui est malmené et non respecté dans son intégrité, faisant même parfois l'objet de comportements maltraitants. Les possibilités d'intégration de la psychosexualité sont « écrasées », l'imaginaire de l'enfant est collabé, la dimension du « jeu » est évacuée. Le développement de la personnalité et de la psycho-sexualité de l'enfant ne peut être que sévèrement entravé.

Certains garçons feront également les frais de l'emprise narcissique de leurs parents. Certains petits garçons se voient en effet être l'objet de projections de certains aspects caricaturalement « virils » de leur père voire aussi de leur mère, étant inconsciemment contraints d'adopter des comportements ou des attitudes de minicaïds, de montrer leurs muscles, d'être affublés de faux tatouages, de chaînes, de montrer du mépris à l'égard des filles, voire de se comporter violemment... Ils sont amenés à remplir le même type de fonction « narcissisante » pour leurs parents fragiles et immatures que ce qui vient d'être développé.

Certains enfants sont victimes d'abus sexuel tels qu'atouchements, fellations, pénétrations... D'autres encore sont directement confrontés à la réalité de l'activité sexuelle d'adultes.

Ces situations, outre les éventuels traumatismes physiques encourus, génèrent inmanquablement un traumatisme psychique. L'enfant, confronté à une excitation psychique qui dépasse ses possibilités de « métabolisation », se trouve dans un état de sidération psychique, qui peut produire de véritables délabrements à la fois psychiques et physiques.

L'enfant, atteint dans son intégrité, profondément nié et disqualifié en tant que sujet, est réduit au statut d'instrument de la jouissance de l'adulte. Le besoin de protection de l'enfant, ses besoins vitaux en matière d'attachement sont « utilisés » comme moyen par l'adulte abuseur pour installer une séduction perverse aux effets délétères. Chez les enfants jeunes, de 3-4-5 ans, les défenses mises en place se situent souvent alors dans les registres psychotiques et autistiques. Chez les enfants plus âgés et les adolescents, la confusion entre les registres de la tendresse et de la sexualité entraîne fréquemment des défenses masochiques très destructrices.

Dans ce type de situations, il est fréquent que les enfants présentent des comportements très sexualisés. Ceux-ci pourront être de nature diverse : masturbations frénétiques, passages à l'acte sexuels sur d'autres enfants, exhibitionnisme, attitudes séductrices...

Ils peuvent avoir valeur de décharge de l'excitation pulsionnelle, provoquée par les abus, mais également relever d'un mécanisme d'identification à l'agresseur et de retournement de la dynamique abuseur/abusé.

Ces comportements peuvent aussi avoir valeur de communication. Il s'agit de « montrer » l'« impensable », de faire voir à l'adulte ce qui ne peut pas prendre sens pour l'enfant et qui le déborde, avec une demande implicite de transformation et de contenance de l'expérience traumatique, de mise en mots de la transgression vécue mais aussi éventuellement agie. Ils peuvent également être un moyen d'appeler à l'aide, de dénoncer l'abus et d'appeler à une forme de protection.

Ces différentes possibilités, bien entendu, ne s'excluent pas l'une l'autre. Cependant, elles appellent chacune à une réponse adéquate de l'environnement afin de relancer les processus psychiques, faute de quoi le traumatisme sexuel constituera très certainement une entrave sévère à la poursuite du développement.

Effets de certaines évolutions sociales sur l'intégration de la sexualité dans le développement de l'enfant

Le culte de la performance : des enfants otages des impasses narcissiques des adultes

L'enfant, dans nos sociétés occidentales, est pris dans des effets de miroir des souffrances et des revendications narcissiques des adultes (Kaës, 2012). Le fait que nombre d'enfants ont aujourd'hui davantage à souffrir des impasses narcissiques dans lesquelles se trouvent enfermés leurs parents plutôt que des rigidités éducatives d'antan est une constatation clinique quotidienne en pédopsychiatrie.

Ainsi les « *enfants rois* » reflètent-ils non seulement l'aspiration des parents à éviter à leur progéniture les déconvenues qui sont leur lot quotidien, mais également leurs doutes quant à la solidité des liens face au conflit. On retrouve, dans la difficulté que rencontrent de nombreux parents à donner à leurs enfants un cadre contenant – c'est-à-dire à la fois consistant, souple et résistant –, d'une part leur propre désir inconscient d'une abolition des limites, transféré sur l'enfant et, d'autre part, leur intolérance au conflit, à l'exercice d'une contrainte qui fasse un tant soit peu souffrir, réalisant l'intrication bien tempérée de l'amour et de la haine dans le lien.

De *l'enfant-roi*, on passe cependant très vite à *l'enfant-tyran*, avec souvent un retournement brutal, dans le chef des parents, d'un « *laisser-faire* » inconsistant sous-tendu par l'idéalisation d'un amour sans nuages et sans limites, vers un rejet intolérant d'un petit monstre diabolisé, dont la nature fondamentalement mauvaise se révélerait dans toute sa destructivité en dépit de l'amour qui a présidé à son éducation.

Si les « réponses » des enfants à ces investissements narcissiques se marquent par une difficulté à accepter les limites, à supporter la frustration, l'attente, à

concentrer leur attention, elles résident aussi assez souvent dans le développement de capacités et donc également d'attentes beaucoup plus « précoces » et diverses qu'autrefois.

Cette précocité alimente en retour l'idéologie de l'« excellence », qui a remplacé l'idéal humaniste de la réalisation de soi; on peut ainsi parler d'un véritable « *dopage* » de l'enfance, dans tous les domaines, visant à la performance et à la concurrence (qui sera le meilleur) : concours sportifs, intellectuels, de « mode »..., médiatisation, exhibition entrent dans ce cadre.

Une telle culture de l'excitation permanente (Rosa, 2010) et de la sur-stimulation (toujours plus vite, toujours plus fort, toujours nouveau) produit une explosion des situations de décrochages scolaires (Boimare, 1999, 2008), ainsi qu'une inflation des « diagnostics » d'hyperactivité et de troubles de l'attention (Berger, 2005) chez les enfants (mais aussi maintenant chez les adolescents et les adultes).

Les enfants d'aujourd'hui, dont le développement est soumis à un accroissement des enjeux narcissiques, sont amenés, de plus en plus précocement, et bien avant les transformations/pubertaires, à mettre en œuvre des processus psychiques souvent qualifiés, de manière sans doute discutable, de « pré-adolescentaires ».

L'enfant est ainsi devenu un « public cible » privilégié pour la création de néo-besoins visant à développer la consommation, sous la pression de l'économie « marchande », et à étendre au niveau des enfants les modes de consommation « adultes ». L'indifférenciation croissante qui est ainsi induite entre adultes et enfants (Stiegler, 2008) ne peut qu'accroître les risques de confusion entre les désirs et les besoins de l'enfant et ceux de l'adulte.

De même, les enfants très jeunes ont aujourd'hui accès aux nouvelles formes de communication en même temps que leurs parents, voire avant eux, et déve-

loppent à ce niveau des compétences techniques très en avance sur leur maturation psychologique.

La violence de l'insécurité

L'insécurité des adultes constitue une caisse de résonance pour les angoisses des enfants et des adolescents.

Cette insécurité se traduit par la multiplication de phénomènes de violence liés à la peur de l'inconnu, de ce qui est différent, de ce qui confronte au doute, de ce qui pose une question sans réponse immédiate. Ainsi, toute différence (des sexes et des générations en particulier) suscite-t-elle des conduites d'exploration violentes puis très rapidement de destructivité et d'annihilation. Nombre de violences scolaires, de harcèlements de « boucs émissaires », entrent dans cette dynamique.

L'insécurité est aussi ce qui empêche le déploiement de la créativité personnelle et le recours aux addictions diverses, drogues et alcool mais également l'utilisation addictive de la télévision, de certains jeux vidéo répétitifs.

Elle se traduit également par la difficulté d'être seul, dont témoigne le recours — parfois salvateur — aux jeux vidéo et aux jeux en ligne, avec une tendance, chez certains adolescents mais aussi de plus en plus certains enfants, à remplacer le développement de leur monde interne, trop angoissant, par l'immersion dans l'excitation des images de synthèse. De même, les communications virtuelles, notamment via les « réseaux sociaux », constituent aujourd'hui des modes de socialisation qui font courir le risque, s'ils deviennent exclusifs, d'un enfermement dans un univers virtuel qui perd les fonctions transformatrices du jeu.

Conclusion

La question de la sexualité appelle le respect des différences, et en premier lieu le respect de la différence des

générations. Peut-être n'est-il pas inutile, en ces temps de « globalisation », de « maximisation du profit » dans tous les secteurs de nos sociétés (de Gaulejac, 2005), et de généralisation des violences sociales liées à la dérégulation et aux dérives du « libéralisme » économique (Ehrenberg, 1991, 1995, 1998), de rappeler qu'un enfant, ce n'est pas un petit adulte.

Le bébé, l'enfant, l'adolescent, ont des besoins vitaux et développementaux qui leur sont spécifiques : d'abord d'être accueillis pour ce qu'ils sont, et non pour ce que les adultes voudraient qu'ils soient ; ensuite, de rencontrer un entourage attentif, capable de s'adapter soupagement à leurs besoins, en ce compris de pouvoir s'appuyer sur des limites bienveillantes et respectueuses leur permettant d'appréhender progressivement la réalité et l'altérité sans se sentir menacés d'annihilation. Enfin, de disposer du temps et des lieux pour l'exploration et le déploiement de leur créativité, sans lesquels aucune appropriation et aucune subjectivation authentique ne peuvent advenir. Ce temps et ces lieux sont ceux de l'activité de jeu, qui n'est pas de l'ordre du loisir, mais bien de l'impératif existentiel. Activité de jeu qui doit être celle de l'enfant lui-même, soutenu dans sa créativité par les adultes, et non inclusion de l'enfant dans des jeux qui ne sont pas les siens. *A fortiori* s'il ne s'agit pas de jeux, mais de scénarios individuels, familiaux ou sociaux des adultes, édiflés pour combler leurs propres blessures narcissiques, leurs besoins d'emprise perverse, ou leur destructivité.

Bibliographie

- Berger M., *L'enfant instable*, Dunod, Paris, 2005.
- Boimare S., *L'enfant et la peur d'apprendre*, Dunod, Paris, 1999.
- Boimare S., *Ces enfants empêchés de penser*, Dunod, 2008.
- Ehrenberg A., *Le culte de la performance*, (1991), Hachette « Pluriel », Paris, 2008.
- *L'individu incertain* (1995), Hachette « Pluriel », Paris, 1999.
- *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Odile Jacob, Paris, 1998.

- Freud S. (1905), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, Paris.
- Gaulejac V. de, *La société malade de sa gestion*, Seuil, Paris, 2005.
- Kaës R., *Le Malêtre*, Dunod, Paris, 2012.
- Laplanche J., *Le fourvoisement biologisant de la sexualité chez Freud*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 1993.
- Marcelli D., *Le rôle des microrhythmes et des macrorhythmes dans l'émergence de la pensée chez le nourrisson*, Psychiatrie de l'enfant, 1992, 1 : 57-82.
- Matot J-P., « Homoparentalité et lien social », *Revue belge de psychanalyse*, 2010, 56 : 83-89.
- *L'enjeu adolescent. Déconstruction, enchantement et appropriation d'un monde à soi*, Presses Universitaires de France, Paris, 2012
- Piaget J., Inhelder B., *La psychologie de l'enfant*, Presses Universitaires de France, Paris, 1966.
- Rosa H. (2010), *Accélération et aliénation*, La Découverte, Paris, 2012.
- Roussillon R., *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*, Dunod, Paris, 2008.
- *Le jeu et l'entre-je(u)*, Presses Universitaires de France, Paris, 2008.
- Stern D., *Le monde interpersonnel du nourrisson*, PUF, Paris, 1985.
- Stiegler B., *Prendre soin de la jeunesse et des générations*, Flammarion, Paris, 2008.
- Winnicott D.W., *Le développement affectif primaire* (1945), De la pédiatrie à la psychanalyse, Payot, Paris, 1969.
- *La théorie de la relation parent-nourrisson* (1960), De la pédiatrie à la psychanalyse, Payot, Paris, 1969.
- *La créativité et ses origines* (1971), Jeu et réalité, Gallimard, Paris, 1975.
- *Jouer. Proposition théorique* (1971), Jeu et réalité, Gallimard, Paris, 1975.

L'hypersexualisation des enfants

Jean-Pierre Lebrun¹

Tout le monde en conviendra aujourd'hui : la sexualité n'est plus frappée de l'interdit comme elle l'était dans la société du début du vingtième siècle et nul ne viendra s'en plaindre. La sexualité est aujourd'hui un sujet que l'on peut aborder franchement ; elle n'est plus l'objet d'un tabou puisqu'elle est même la plupart du temps enseignée à l'école, via les cours d'éducation sexuelle ; ses pratiques diverses se sont démocratisées et ne sont plus aujourd'hui discréditées et il ne se passe pas une semaine où un magazine ou une émission de télévision ne vienne nous informer des nouveautés en la matière — de l'usage et de la vente des sex-toys au « porno pour maman » en passant par l'extension de l'échangisme, la facilité des rencontres par internet ou la prostitution étudiante — même s'il faut bien reconnaître que celles-ci sont souvent bien moins innovantes qu'il n'y paraît. Ce qui est en revanche neuf, il faut bien en convenir, c'est que la sexualité fait aujourd'hui partie des sujets de discussions accessibles à tous au même titre que l'éducation, le sport, ou n'importe quel autre problème qui peut faire l'objet de débats

Par ailleurs, chacun sera d'accord pour reconnaître que, via la publicité, les médias, mais aussi le discours ambiant actuel, l'enfant est de plus en plus tôt et de plus en plus fréquemment amené à se trouver confronté à la vie sexuelle des adultes. Le confirment, parmi de nombreux exemples, certains habillements proposés aux petites filles — bikinis aux seins rembourrés ou strings pour enfants de dix ans — les programmes des chaînes de télévision qui, parfois, n'hésitent pas à diffuser des

1. Psychiatre et psychanalyste, Jean-Pierre Lebrun dirige la collection Humus, Subjectivité et Lien social aux Éditions Erès. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Un monde sans limite* (Erès, 2011) et *Clinique de l'institution* (Erès, 2012).

films dits pornographiques en plein milieu de journée... modifications qui nous amènent précisément à nous interroger sur les risques de cette hypersexualisation.

Paradoxalement, nous devons aussi constater qu'en même temps, c'est une barrière qui se voudrait étanche qui a été érigée entre l'adulte qui s'adonne à l'exercice libre de sa sexualité et l'enfant; celui-ci devrait en effet être rigoureusement préservé de ladite sexualité. L'enfance est vue alors comme blanche et vierge, et surtout doit le rester, à l'abri de toute contamination par la sexualité adulte. C'est d'ailleurs sans doute la raison pour laquelle le pédophile, tel le dernier des Mohicans, est le seul, dans notre société, à être unanimement frappé de réprobation morale.

Nous ne pouvons dès lors plus que nous étonner de constater la contradiction flagrante, dans notre discours social, entre, d'un côté, l'hypersexualisation de ce qui est montré aux enfants et, de l'autre, une conception de l'enfance immaculée, intacte de toute sexualité.

C'est ce paradoxe et ses conséquences qu'il nous faut quelque peu élucider.

En un mot comme en cent, la sexualité n'est aujourd'hui plus tributaire d'un tabou, et la découverte de Freud à cet égard, qui date maintenant de plus d'un siècle et qui, à son époque, avait créé le scandale, est aujourd'hui diffusée dans la culture. Pourtant, tout se passe maintenant comme si la découverte de la sexualité infantile se retrouvait, comme avant sa découverte, reléguée aux oubliettes tant il s'agit aujourd'hui de maintenir l'enfance dans la blancheur virginale que l'on voudrait être la sienne.

Mais qu'avait donc exactement découvert Freud ?

La sexualité infantile

S'il y a bien une découverte incontournable au XX^e siècle, — même si elle a été et est aujourd'hui, comme

nous venons de l'exposer, toujours en passe d'être oubliée — c'est celle de la sexualité infantile. Par ce terme, Freud désignait la forme prise dès les premières années de la vie par la pulsion sexuelle — la libido — donc bien avant la puberté, contrairement à ce qu'on pensait communément. « *Le nouveau-né, en vérité, vient au monde avec sa sexualité, certaines sensations sexuelles accompagnent son développement de nourrisson et de petit enfant. (...) Les organes de reproduction proprement dits ne sont pas les seules parties du corps qui procurent des sensations de plaisir et la nature justement contraignante a fait en sorte que des stimulations mêmes des organes génitaux sont inévitables pendant la petite enfance. Cette période de la vie, (...) on la décrit comme la période de l'auto-érotisme. Tout ce que fait la puberté, c'est de donner aux organes génitaux la primauté parmi toutes les zones et les sources qui procurent du plaisir; par là, elle contraint l'érotisme à se mettre au service de la reproduction* ». Et il ajoutait : « *ce processus peut évidemment succomber sous certaines inhibitions et chez beaucoup de gens (les futurs pervers et névrosés) il ne se réalise qu'incomplètement.* »²

La satisfaction, le plaisir, la jouissance que l'enfant prend dans les premières relations qu'il a avec la mère — ou avec tout qui s'occupe de lui — est donc paradoxalement d'abord *auto-érotique* et c'est comme telle qu'elle habite l'enfant et qu'elle déterminera sa future manière d'être dans le monde, cela en fonction du sort qu'elle aura fait à cette contrainte *de se mettre au service de la reproduction*; ce n'est alors que dans l'après-coup de la puberté, que les premières expériences du sujet prendront directement leur signification sexuelle au sens où nous l'entendons habituellement.

L'importance de ces premières satisfactions — qui étaient apparues à Freud au travers des cures psychanalytiques d'adultes - l'a amené à parler d'une *perversion polymorphe chez l'enfant*. Perversion polymorphe précisément, parce qu'on y trouve déjà à l'œuvre les composantes de ce qui pourra chez l'adulte se retrou-

2. Freud S., « Les explications données aux enfants », in *La vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 9.

ver dans les comportements qualifiés à l'époque de perversions : la jouissance de se remplir oralement chez le boulimique, le plaisir de voir dans le voyeurisme, celui de se montrer dans l'exhibitionnisme, la jouissance de maîtriser ses sphincters dans l'emprise et le sadisme...

Freud fait le point sur la vie sexuelle humaine dans la vingtième de ses conférences rassemblées sous le titre d'Introduction à la psychanalyse, qu'il avait prononcée entre 1915 et 1917, donc pendant la première guerre mondiale. Il y résumait sa conception de la sexualité humaine en avançant que les pratiques que l'on interprétait comme des pathologies de la sexualité et qu'on déclarait de ce fait perverses ne l'étaient que parce qu'elles se détournaient de l'obligation de s'organiser en vue de la procréation; donc, qu'elles étaient bel et bien de même nature que la sexualité dite normale. Il n'y avait là, de sa part, aucun jugement moral et il ajoutait même : si nous ne comprenons pas ces configurations pathologiques de la sexualité et si nous ne pouvons pas les concilier avec la vie sexuelle normale, alors c'est la sexualité normale que nous ne comprenons pas non plus.³

Le ton est là bien donné : la sexualité que l'on qualifiait de perverse - et qui pour cette raison, à l'époque, était interdite -, loin de constituer l'anormalité, dit la vérité de la sexualité normale. De plus, Freud faisait remarquer que tous les penchants pervers qu'il lisait dans la sexualité de tout le monde, avaient leurs racines dans l'enfance, que les enfants en ont toutes les prédispositions et qu'ils les mettent en œuvre dans une mesure proportionnelle à leur immaturité. Bref que la sexualité perverse n'est rien d'autre que la sexualité infantile grossie, décomposée en ses motions pulsionnelles isolées.⁴

Voilà ce qui constitue le côté subversif et troublant de sa découverte, voilà pourquoi il s'est autorisé à avancer que l'enfant est un pervers polymorphe ! Non seulement

Freud démontrait que la sexualité était déjà présente chez l'enfant, mais surtout qu'elle constituait la nature même de la sexualité perverse, celle-ci n'étant qualifiée ainsi que dans la mesure où elle s'était détournée de la subordination aux intentions de la procréation, alors qu'en soi, elle était parfaitement idoine à la sexualité adulte.

Autrement dit, la mise en évidence de la spécificité de la sexualité humaine nous apprend que celle-ci ne commence pas, comme on pouvait spontanément le penser, à la puberté qui, en fait, n'est déjà que la « seconde session » ; il y a en effet, chez l'enfant, une sexualité à l'œuvre dès le début de son existence mais ceci n'avait jusque-là pas été perçu parce que sa réalité, à ce moment précoce, n'est encore aucunement soumise à la hiérarchisation sous le primat du phallique qui va permettre la génitalité et donc la procréation. Elle peut ainsi être qualifiée de perverse parce que, comme dans le cas des perversions, et même si c'est pour d'autres raisons, à savoir l'immaturité biologique de l'enfant, elle ne se soumet pas aux exigences de la procréation et elle en reste à un ensemble — polymorphe — de satisfactions pulsionnelles isolées — orale, anale, visuelle ou auditive — dans une perspective auto-érotique.

Le désir de savoir

Mais il nous faut saisir un élément de plus : bien sûr, l'enfant n'est à son âge pas encore préoccupé par la procréation, mais la question qu'il se pose néanmoins tôt dans son existence, est celle de son origine. Il y est introduit à partir de ces motions pulsionnelles qui l'habitent. C'est ce qui permettra à Freud de soutenir, en plus de sa découverte de la sexualité infantile, que c'est bien la confrontation au sexuel qui initie le désir de savoir de l'enfant. D'où vient, en effet, ce désir de savoir, et donc d'apprendre, de connaître ? L'enfant est très rapidement intrigué

C'est alors qu'il élaborera ce qu'on appelle ses théories sexuelles infantiles qui constitueront son savoir

3. Freud S., *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1999, p. 390.

4. *Ibid* p. 394.

inconscient. Et c'est ce dernier qui le déterminera dans ses comportements d'adulte, aussi bien dans ses fantasmes que dans ses attitudes, par la différence des sexes mais aussi par la vie sexuelle des adultes, intéressé de savoir - ou refusant de savoir - ce qui se passe dans la chambre à coucher des parents, endroit dont habituellement, il va assez rapidement être exclu, intéressé de pouvoir se donner une réponse à la question « d'où viennent les enfants ? », autrement dit, de répondre à la question, « d'où vient celui que je suis, d'où viens je ? », à l'égard de l'autre en général.

Nous n'irons pas plus loin dans ces questions qui dépassent largement le cadre de cet article mais nous retiendrons que contrairement à l'adage, la curiosité (infantile) est loin d'être un vilain défaut. Elle est, au contraire, ce qui à partir de la sexualité qui habite l'enfant dès son plus jeune âge, va fonder son désir de savoir.

Mais on entend bien ici ce qu'impliquent ces considérations : c'est comme s'il fallait trouver un juste équilibre entre la recherche de l'enfant et les réponses à lui fournir. Ne pas lui répondre, voire — comme c'était le cas hier encore —, l'empêcher de savoir, inhibera son désir de savoir et pourra même en arriver à l'éteindre complètement; trop lui répondre, lui fournir des réponses toutes faites, ne pas lui laisser le temps de chercher les siennes propres, pourra avoir le même effet malheureux. Parce qu'il est essentiel à cet endroit qui engage sa singularité, que l'enfant puisse faire son propre chemin, de telle sorte qu'en traversant les épreuves de sa recherche, il fraye sa propre voie qui constituera sa manière singulière d'être au monde.

Cette possibilité d'un trajet propre est essentielle à ménager et comme on peut aussitôt l'entendre, la tâche des adultes de contribuer à le permettre est loin d'être simple; ni trop en dire, ni empêcher d'apporter une réponse, certes parler, voire apporter des explications mais pas sans respecter le rythme propre de l'enfant. Si on veut l'aider à faire son chemin, il convient toujours de le laisser tenir la barre de son questionnement.

Une mutation sociale

Une fois ces acquis rappelés, comment aller plus loin pour saisir les enjeux du paradoxe auquel nous sommes aujourd'hui confrontés : la contradiction entre une hypersexualisation et le maintien d'une enfance désormais virginale et immaculée.

Nous devons ici prendre la mesure de la profonde transformation qu'a permise l'une des avancées scientifiques les plus importantes de l'histoire humaine. Aujourd'hui — et cela depuis un demi siècle — la science et ses applications techniques ont autorisé la déconnexion de la jouissance sexuelle et de la procréation, au point même que, dans nos esprits, il est aujourd'hui banal de considérer que celle-ci ne doit plus nécessairement venir organiser et soumettre les motions pulsionnelles qui sont entrées en jeu dès le premier âge de l'enfant. Au contraire, il est devenu courant d'estimer que la jouissance sexuelle — chacun selon sa singularité — est un droit acquis qui n'a plus rien à devoir à la procréation qui par ailleurs, est laissée à l'initiative d'un chacun. Le résultat de cette évolution est logique : ladite perversion d'hier est devenue comme caduque, voire disparaît du même coup, puisque ce qui la caractérisait, selon Freud, c'était précisément la subordination aux exigences de la procréation.

Voilà sans doute pourquoi, aujourd'hui, nous trouvons tout à fait normal que chacun se satisfasse sexuellement comme il le souhaite pour autant que le partenaire éventuel qu'il s'est choisi s'avère consentant. La perversion n'est donc plus de mise; elle n'a plus de raison d'être identifiée comme telle, voire plus de raison d'être tout court. Ceci vaut en tout cas pour l'homosexualité, par exemple : sa qualification de perversion ne se justifie plus puisque la déconnexion entre jouissance et procréation a rendu désuète la subordination à la contrainte de la procréation. Mais de manière plus générale, ceci vaut pour toute perversion qu'il faudrait désormais qualifier de normale ou d'ordinaire, puisque c'est celle que l'on retrouve autant chez l'enfant que

dans la sexualité adulte. Ne resterait alors à qualifier de perversion au sens strict — avec sa connotation péjorative —, que l'instrumentation de l'autre.

Mais comme on peut le constater, cette évolution escamote alors l'existence de la sexualité infantile que Freud avait mise en évidence, car dans son mouvement (à savoir l'effacement de la subordination aux exigences de la procréation), elle fait disparaître aussi la connotation de perversion polymorphe.

Serait-ce la raison de cette nouvelle représentation commune d'une enfance blanche et immaculée qu'il faut protéger de l'irruption d'une quelconque sexualité ; seule façon d'encre encore faire la différence entre ce qui est judicieux pour l'évolution de l'enfant et ce qui ne l'est pas. Ce qui n'est plus une contrainte — la subordination à ce qu'exige la reproduction — se voit remplacé par la construction d'une barrière étanché entre l'enfance et l'abuseur, celui qui utilise l'enfant pour sa satisfaction privée. C'est alors une limite d'âge — toute arbitraire — qui va permettre de mettre ce dernier à l'abri de l'utilisation par l'adulte et c'est pourquoi la pédophilie fait alors consensus pour être mise au ban de la société : seule façon de ne pas laisser un enfant être contaminé par une sexualité adulte qui n'existe plus comme perversion.

Une simplification abusive

Mais cette nouvelle lecture fait disparaître du même coup la sexualité infantile et tout ce qui avait été intégré suite à la découverte freudienne. En conséquence de quoi, l'enfant abusé n'est plus aujourd'hui *que* la victime — ce qui peut parfois être le cas mais n'est souvent pas la seule vérité — ce qui entraîne au moins deux conséquences pour le moins fâcheuses : l'enfant est de ce fait invité à un statut qui, sans aucunement négliger la violence qui lui a été faite — ne l'aidera pas à repérer en quoi sa propre sexualité d'enfant a été concernée, et du coup lui enlèvera le levier par lequel il pourrait transformer ce « traumatisme » en malheur banal. Mais

— deuxième conséquence — la société elle-même peut alors se mettre à l'abri d'interroger sa propre perversité lorsqu'au nom de l'évolution et du progrès, elle peut se contenter de mener plus loin la libéralisation des mœurs sans avoir à se soucier de l'encadrement culturel qui permette de mettre des limites à la satisfaction pulsionnelle.

Or ce qui semble ne pas avoir été aperçu, c'est que l'exigence de procréation à laquelle se référait Freud pour désigner ce à quoi la perversion ne se soumettait pas, était sans doute, depuis des siècles, la réalité concrète qui venait donner consistance à l'exigence de mettre des limites à la satisfaction des motions pulsionnelles isolées de l'enfant. L'exigence de se soumettre à la procréation était la manière de formuler une autre exigence, celle d'assurer la légitimité de faire prévaloir le collectif sur l'individu.

Ce que Freud rappelait, avec sa nécessité de se subordonner aux exigences de la procréation, était la manière de l'époque de rappeler que c'était l'auto-érotisme de l'enfant auquel il s'agissait de mettre fin pour pouvoir le mettre au service de la collectivité.

En invoquant la nécessité de se soumettre à ce qu'exige la procréation, ce qui était rappelé, c'était qu'il fallait que l'enfant renonce à la satisfaction auto-érotique de ses motions pulsionnelles isolées et que pour ce faire, il devait en passer par une hiérarchisation qui soumette ces dernières à la prévalence de ce qui est nécessaire à l'accomplissement de la génitalité. Or cette dernière exigence reste toujours de mise même si la déconnexion entre jouissance sexuelle et procréation a opéré.

On peut en effet définir l'un des traits nécessaires à l'évolution d'un enfant comme le véritable renversement qui doit avoir lieu : celui de la prévalence du singulier en prévalence du collectif ; en l'occurrence, il s'agit de transformer la prévalence de son auto-érotisme en prévalence de ce que je me permettrais d'appeler un « auto-érotisme »

Au début de la vie, c'est la singularité de l'enfant, toujours merveille du monde pour ses parents, *his majesty the baby*, qui est — heureusement d'ailleurs — la règle la plus commune mais petit à petit, il devra néanmoins se reconnaître comme seulement « un parmi les autres ». Travail indispensable pour la socialisation et c'est d'ailleurs, dans nos démocraties, la tâche qui incombe à l'école : faire éprouver à l'enfant qu'il est un comme les autres, et qu'il n'est pas que le petit prodige de sa famille d'origine.

Or il faut bien constater que cette tâche est aujourd'hui rendue très difficile. On a l'habitude de parler de nos sociétés comme individualistes à l'excès. Et c'est certainement ce que l'on peut quotidiennement constater, sans doute parce que le travail psychique à accomplir pour opérer ce renversement n'est plus soutenu par les repères culturels donnés par le discours social. L'école s'en trouve de plus en plus mise à mal simplement parce que les parents ne sont souvent plus aujourd'hui disposés à renoncer à ce que le statut qu'ils donnent à leur enfant perdure à l'école; ils n'acceptent plus spontanément que ce soient d'autres règles qui y fonctionnent, précisément celles qui sont subordonnées à la prévalence du collectif.

Le discours social actuel, fort de ce changement radical qui a été permis par la science, s'est trouvé délesté de la soumission à ce qu'exige la procréation, sans peut-être prendre la mesure que dans le même mouvement, il prêtait à la confusion de nous croire débarrassés de la prévalence du collectif.

L'évolution actuelle entraîne donc deux conséquences apparemment opposées : d'un côté, elle « démocratise » la sexualité, elle rend ordinaire ce qui s'appelait hier perversion, et ainsi livrée au néo-libéralisme, elle finit par envahir toute la vie sociale pour aboutir à l'hypersexualisation dont nous avons évoqué quelques aspects. Mais entendons bien : il ne s'agit pas là d'une sexualité qui intègre la nécessité d'être soumise au collectif, il s'agit d'une sexualité laissée à son auto-érotisme et cela, même si elle se passe avec un autre

comme partenaire. Il s'agit donc plutôt d'une prolongation désormais autorisée de la sexualité perverse polymorphe telle qu'elle fonctionne chez l'enfant et l'effet de la découvrir comme légitimée dans le social, comme délivrée de toute subordination au collectif, vient alors équivaloir à une invitation, voire même une incitation, si pas très précisément une excitation.

D'un autre côté, il s'agit alors de créer autour de l'enfant une zone de sécurité où il ne serait pas en rapport avec la sexualité, ni celle de l'adulte mais ni non plus la sienne propre. De ce fait, l'enfance est conçue comme vierge, « blanche » et ce qui importe, c'est de la mettre à l'abri des éventuels traumatismes que pourrait lui causer non seulement le pédophile, mais aussi bien toute intervention de la part d'adultes qui aussitôt pourrait être assimilée à de la pédophilie. Ainsi cette mère de famille qui refuse que son enfant aille en voyage scolaire parce qu'elle suspecte les moniteurs de pouvoir avoir des agissements délictueux : cette « maman » dispose ainsi d'un alibi de taille pour récuser le travail pourtant indispensable de socialisation de son enfant.

Moyennant quoi, on pourra très bien dans le même mouvement laisser exister l'hypersexualisation de l'environnement social — même si on prend quelques mesures faisant croire à ce qu'on en garde la maîtrise — et l'exigence affichée d'empêcher toute contamination de l'enfance par le sexuel. On pourra ainsi à la fois laisser faire l'envahissement par la pornographie à partir d'internet et de la télévision et continuer à lire l'enfant comme complètement innocent de toute sexualité.

La nécessité d'un tel déni serait alors la conséquence de ce qui nous a profondément transformés à partir de la déconnexion de la jouissance sexuelle et de la procréation. La sexualité s'est donc bien sûr libérée et qui pour s'en plaindre, mais se contenter de cette libération méconnaît que ce faisant, la sexualité a changé de statut dans la vie sociale : elle n'est plus une question intimement liée au collectif; elle est désormais tout entière à la disposition des individus et ne concerne plus qu'eux : ce faisant, est passé à la trappe le trajet

que doit parcourir l'enfant, celui qui va de l'auto-érotisme qui prévaut dès son premier âge à l'érotisme ancré dans l'altérité qui fera de lui un adulte, assumant de n'être qu'un maillon dans une chaîne.

Pourtant, il n'est pas difficile de comprendre qu'il y a un monde entre la sexualité où il s'agit de satisfaire ses exigences pulsionnelles et celle où il s'agit de rencontrer l'altérité de l'autre. Inutile de préciser que ce discernement se retrouvera dans toutes les sexualités qu'elles soient homo ou hétérosexuelles.

Mais que vient subvertir l'hypersexualisation ?

La question qu'il faut poser pour terminer cette mise au point, c'est : mais que vient subvertir l'hypersexualisation ? La réponse est simple, c'est la phase de latence. Celle-ci est la suite logique de la préparation qui s'est faite pendant l'enfance, pour pouvoir plus tard, à l'adolescence, faire face à l'imprégnation hormonale et au fait que sous son emprise, le jeune devra faire face à la renaissance de ses motions pulsionnelles.

Il faut bien entendre ce qu'implique cette phase de latence. Il s'agit de la concevoir comme un temps de jachère. La jachère, selon le dictionnaire Robert, c'est « l'état d'une terre labourable qu'on laisse temporairement reposer en ne lui faisant pas porter de récolte ». Ce temps permet sans doute à la terre de se ressourcer dans l'humus pour se trouver d'autant plus disponible pour l'ensemencement qui va suivre. Dans l'évolution de l'enfant, c'est précisément ce temps dont il va profiter pour donner consistance à son désir de savoir, pour asseoir sa capacité d'apprendre et arrimer sa possibilité de connaître.

Ce que nous avons déjà évoqué en parlant plus haut du désir de savoir, c'est à quel point il s'agit de laisser chaque singularité frayer sa propre voie dans ce trajet. Il ne s'agit ni de l'empêcher d'obtenir les réponses qu'il espère, ni non plus de l'anticiper sans cesse par des

réponses toutes faites. Chaque enfant est une singularité et c'est cette dernière qu'il faut l'aider à laisser émerger. Pour ce faire, on ne peut se contenter ni de l'interdit de penser, ni du prêt à porter, ni de l'opacité qui ne fait qu'entériner l'interdiction de penser, ni de la soi-disant totale transparence comme si celle-ci était de l'ordre du possible.

Il faut qu'on laisse l'enfant tranquille avec son questionnement, qu'on n'empiète pas sur sa recherche à lui, pas plus que sur ses propres trouvailles. La fameuse question qu'il va se poser, au milieu des motions pulsionnelles qui l'habitent, « d'où viennent les enfants ? », qui, comme je l'ai avancé, véhicule implicitement « d'où est-ce que je viens moi ? » a besoin de rencontrer un point de vide, un lieu d'absence, un espace de négativité d'où il va pouvoir ensuite produire sa propre réponse. La constitution au travers des théories sexuelles infantiles qu'il va s'inventer, va lui donner accès à cette vérité essentielle qu'il lui faut faire sienne, à savoir qu'il n'était pas là au moment d'être fait par ses parents. Et c'est de constituer ce point de négativité, de l'arrimer dans sa chair, qui va l'amener à pouvoir plus tard soutenir sa parole de rien d'autre que de sa propre énonciation, que de son seul « je ».

On voit dès lors très bien pourquoi l'hypersexualisation à laquelle sont soumis de nos jours les enfants est toxique non parce qu'elle produit spécifiquement des anomalies ou des pathologies mais parce qu'elle va à l'encontre de laisser se constituer ce temps de jachère dont l'enfant doit pouvoir disposer pour pouvoir grandir psychologiquement.

Conclusion

L'hypersexualisation risque bien d'interférer avec le trajet propre de l'enfant en lui fournissant non pas tant des réponses à sa question que des occasions de se distraire de celle-ci. Il est essentiel qu'il puisse soutenir ce questionnement de ses forces propres et qu'il trouve chez ceux qui l'entourent l'appui qu'il convient pour le

conforter dans sa recherche. Or le fait de le confronter sans cesse à cette sexualité, essentiellement auto-érotique comme je l'ai fait entendre, va avoir pour effet délétère de l'exciter, de le contraindre à réagir sans cesse, et de le priver ainsi de trouver son propre point d'appui. Ce qui ne pourra que le détourner de travailler à frayer sa propre voie et pourra même finir par éteindre son désir.

C'est alors tout le travail de sublimation qui risque d'être atteint et ceci, d'autant plus que, parallèlement et sous la houlette du clivage que nous venons d'évoquer, il sera dénié que la sexualité infantile existe bel et bien, qu'elle doit suivre un trajet, assumer des renoncements, consentir à une hiérarchisation.

En un mot comme en cent, quoiqu'il en soit de nos évolutions et de nos progrès, il faudra toujours que l'enfant grandisse autant dans sa tête que dans son corps. Ce trajet n'est nullement le fruit d'une évolution spontanée car il reste tributaire du renversement qui doit assurer la prévalence du collectif, et cette tâche est toujours de rigueur même si l'appui qu'elle prenait dans la subordination aux exigences de la procréation n'est plus de mise. À nous de penser comment continuer à fournir les repères culturels pour continuer de transmettre sa nécessité.

Bibliographie

- Freud S., *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1999.
- Freud S., « Les explications données aux enfants », in *La vie sexuelle*, PUF, 1969.
- Lebrun J.P., *Un monde sans limite*, Érés-poche, 2010.
- Menes M., *L'enfant et le savoir : d'où vient le désir d'appréhender ?*, Seuil, 2012.

Les mini-miss, *missi dominici* d'une société hyper-sexualisée ?

Jean Blairon, Jérôme Petit,
Laurence Watillon¹

« Élection mini-miss, mini-teenager, teenager et miss au titre de Personality Belgium Wallonie »

Ce site officiel propose un concours à quatre catégories de personnes : 5 à 9 ans, 10 à 12 ans, 12 à 16 ans et 17 à 27 ans. Tout un *continuum* en somme...

Le concours « se veut différent des autres concours » : « Nous mettons en avant la Personnalité de nos candidates et nous ne nous basons pas uniquement sur des critères physiques bien définis par la mode. » Le concours se donne même une visée quasi thérapeutique : « L'an passé nous avons constaté que beaucoup de jeunes filles, malgré des apparences de « petites princesses », souffraient d'un grand manque de confiance en elles, d'où leur participation à ce concours. »

Il reste que le site se targue de succès quelque peu différents : telle 1^{ère} Dauphine est devenue la candidate belge de Secret Story 4 et a participé ensuite à la télé-réalité « Les Anges... », telle Miss nationale a fait un passage dans le « Juste Prix » sur RTL, a participé à divers défilés, telle autre a participé à « Miss Fashion Night »... « Sans compter les diverses expériences suite au Concours (défilés, pub, shooting... et bien d'autres expériences et « débouchés ») (*sic*)...

1. Les auteurs collaborent à l'asbl RTA, association d'éducation permanente et service de formation agréé pour le secteur de l'aide à la jeunesse. L'association publie un magazine d'intervention www.intermag.be qui étudie principalement les formes contemporaines de la domination et les résistances qu'elle rencontre, comme les conflits qu'elle suscite.

Ce genre de concours de mini-miss n'est pas isolé : on peut voter sur internet pour élire, sur base de photographies, des « Miss Princesse » ; la plus jeune présente dans le hit de septembre 2012 a 6 ans... la logique est clairement calquée sur les concours adultes, elle est souvent agrémentée des mêmes dénis ou justifications oiseuses comme on l'a vu ci-dessus.

Le phénomène suscite un double malaise : le fait lui-même, dans ses ambiguïtés, engendre une gêne assez générale (Est-ce bien tolérable ? Doit-on interdire ?), mais de surcroît, l'argumentaire que l'on est tenté de mobiliser n'est pas d'office assuré : au nom de quoi faut-il le cas échéant intervenir ? Le reproche qui est fait à la société d'être hyper-sexualisée est-il un argumentaire adéquat ?

L'analyse institutionnelle nous invite à aborder ce genre de problématique en **partant du global**. Il convient alors de se demander « de quelle société ces fillettes, leurs parents et les autres protagonistes sont-ils les interprètes » et « pour quelle religion officient-ils ? »².

Nous serons amenés ainsi à poser que les concours des mini-miss se situent au croisement de plusieurs courants ; leur cumul permet une domination culturelle qui s'avance sous les traits d'une libération dévoyée, qu'il s'agit en l'occurrence de rendre désirable.

Premier décodage

La notion d'hypersexualisation ne semble en soi ni facilement situable, ni d'office contestable : comment déterminer ce « surplus de grandeur » de la sexualisation (par rapport à quelle norme ?) ; au nom de quoi pourrait-on considérer que cette manifestation de la vie serait occupée à envahir excessivement l'espace sociétal ?

L'écrivain Bernard Noël par exemple ne donne pas une

2. Ces deux questions traduisent les bases d'une approche institutionnelle telle que la prônait Félix Guattari.

valeur négative à ce qu'il appelle une « amplification » ; il compare l'érotisme et la culture, pour voir dans ces deux pratiques, lorsqu'elles s'amplifient, la manière dont l'espèce humaine suspend sa condition mortelle :

« L'amplification de l'énergie du désir par son contrôle caractérise aussi bien la cérémonie érotique que le travail artistique : le contrôle ordonne la force tumultueuse et la perfectionne, mais ce qu'il réalise ainsi est bien plus significatif encore puisqu'en faisant durer, il aménage à l'intérieur de l'acte le plus éphémère une sortie du temps, qui donne sur l'immortalité. Cette sortie, que réalise la perpétuation de l'espèce aussi bien que la mise au monde d'un objet artistique, est brève et incalculable : elle constitue le saut qualitatif par lequel l'individu dérobe un instant la puissance de la durée. »³

Le terme « hypersexualisation » nécessite donc d'être qualifié aussi précisément que possible si on veut éviter que son emploi ne donne lieu à des confusions regrettables, aux connotations moralistes conservatrices.

Si les exhibitions de fillettes habillées comme des vamps labellisées par la mode peuvent être jugées inopportunes, ce n'est pas comme manifestation d'une « hyper-présence » de la sexualité dans l'espace public, mais peut-être au nom de trois ordres de raisons bien différentes.

Au nom d'une précocité contestable

On peut craindre en l'occurrence que de très jeunes filles ne soient précipitées trop tôt dans une imitation des attitudes adultes qui arrangent particulièrement ceux-ci.

La construction de leur subjectivité peut s'en trouver affectée.

Le phénomène n'est ni anodin ni spécifique au cas de figure des « mini-miss » ; on pense par exemple aux pho-

3. Noël B., *Les peintres du désir*, Belfond, Paris, 1992, p. 10.

tos d'Irena Ionesco, représentant, dans les années 1970, sa très jeune fille nue dans des attitudes de provocation sexuelle et faisant carrière grâce à cette exhibition.

Sa fille, réalisatrice du film « My little princess » en parle aujourd'hui ainsi :

« Ma mère m'a fait poser dans des photos à la limite de la pornographie dès l'âge de 4 ans. Trois fois par semaine, pendant dix ans. Et c'était du chantage : si je ne posais pas, je n'aurais pas de belles robes. Et surtout je ne verrais pas ma maman. Ma mère ne m'a jamais élevée; notre seul rapport, c'était les photos. Ce qu'on ne voit pas dans le film, c'est qu'elle m'a aussi vendue à des photographes érotiques, elle a été une mère maquerelle. Je n'ai jamais touché un seul centime sur les images. C'est elle qui habitait le grand appartement, avec les robes. Jusqu'à 9 ans, je n'avais pas le droit d'avoir des camarades. J'ai enjambé la fenêtre et je ne suis jamais revenue. »⁴

« Pendant des années, je n'ai pas eu de regard sur mon histoire. Dans le milieu, j'étais d'abord la fille d'Irina Ionesco, et j'étais très attaquée si je disais simplement que ses photos dénudées, aussi poétiques soient-elles, et pour certaines, très crues, m'avaient fait du mal. Très tôt, je me suis sentie en friche, le corps attaqué dans son intimité, c'était 'no future', aucun avenir amoureux possible. On me rétorquait : 'Comment oses-tu t'en prendre à l'œuvre de ta mère?' Mais j'aurais aimé un droit de parole. Ne pas être prisonnière de ces photos qui ont un effet chamanique. »⁵

Au nom d'une instrumentalisation

L'exemple précédent nous met sur la voie d'un deuxième problème : ces enfants peuvent devenir des instruments de stratégie d'adultes cherchant à se distinguer dans un univers donné, et pas seulement dans

4. http://www.lemonde.fr/cinema/article/2011/06/28/eva-ionesco-me-photographier-c-etait-me-mettre-dans-une-boite_1542025_3476.html

5. <http://www.liberation.fr/culture/0101648217-eva-ionesco-tombe-des-nus>

le champ « artistique » évidemment : ce peut être aussi bien un microcosme social, même peu favorisé.

C'est bien l'idée du concours, qui impose une concurrence, et, pour ceux qui sont victorieux, qui consacre une hiérarchie, même dérisoire. Les concours des minims peuvent ainsi transformer l'enfant en instrument enfermé dans la stratégie de victoire de l'adulte.

Là encore, il convient de placer ces comportements dans la globalité qui leur donne sens : le développement d'un marché de l'intime, qui ouvre un nouveau champ à conquérir au secteur privé, sous couvert d'offrir des modes de s'enrichir à ceux qui, exclus de modes plus traditionnels, « choisissent » de vendre leur intimité sous diverses formes.⁶

Au nom d'une délégitimation de l'expérience de construction de soi

Alain Touraine dans « Le monde des femmes » parle ainsi du « vol de l'image » que les femmes ressentent par rapport à l'exploitation de leur corps par la publicité. Il cite cette intervention d'une femme :

« D'abord, je ne me reconnais pas dans ces femmes qui sont sur les affiches; leurs jambes ne sont pas comme les miennes... » Déclaration apparemment banale, mais elle ajoute : « Quand je rentre chez moi, je me regarde dans le miroir et je vois que je n'ai plus de visage, de cheveux... Ils m'ont volé mon image. » Mot extraordinaire. Dans le monde de la communication, se faire voler son image est analogue à ce que fut dans la société industrielle se faire exploiter dans son travail. Dans les deux cas est défini un rapport de domination. »

L'auteur argumente ensuite que la prolifération d'images à connotation sexuelle correspond en fait à une privation :

« Le scandale n'est pas dans l'exposition d'un corps chargé de sexualité; il réside, à l'inverse, pour la femme

6. Terouga, « La nouvelle économie de l'intime », <http://quefaire.com>.

concernée, c'est-à-dire pour toutes les femmes, dans la vue d'un corps privé de sexualité, qui a été transféré sur des marchandises. »⁷

Si nous suivons cette voie, nous articulons, comme l'auteur, sexualité et création de soi (nous recoupons alors la définition de l'érotisme proposée par Bernard Noël). Mais c'est pour soutenir que la prolifération d'images à connotation sexuelle, par exemple publicitaires, correspond quant à elle à une déssexualisation au profit d'une érotisation marchande de l'environnement.

Les concours s'inscrivent dans cette perspective, puisqu'il s'agit d'imiter, de façon obligée, les images virtuelles prégnantes, jusque dans leurs stéréotypes sexistes le plus souvent : le défilé et le shooting sont l'image de cette imitation, où la découverte et la construction autonome de soi font l'objet d'un rapr prématuré.

Assez paradoxalement, l'alignement sur le stéréotype est alors la condition de l'espoir de distinction.

Deuxième décodage

Ces trois éléments ne trouvent eux-mêmes leur signification que reliés à des mécanismes plus larges qui les déterminent, d'une part, mais que ces éléments alimentent d'autre part, pour leur donner toute leur force.

L'attitude pastorale

Par ces termes, Thierry Gaudin désigne une propension des institutions à adopter des attitudes d'élevage⁸.

Il les évoque ainsi : au-delà de leur mission officielle, les écoles, les hôpitaux... adoptent des attitudes contradictoires et en viennent à considérer les bénéficiaires comme un cheptel, qu'ils peuvent soigner, entretenir, mais comme tel.

7. Touraine A., *Le monde des femmes*, Fayard, Paris, 2006, p. 121.

8. Gaudin T., *L'écoute des silences*, U.G.E., Paris, 1978.

L'analyse institutionnelle s'est donnée pour tâche de mettre au jour cette contradiction, nous y reviendrons : on se souvient du travail de Goffman sur l'hôpital, de Fernand Oury sur l'école...

Force est de constater aujourd'hui que la tâche est loin d'être terminée...

Ainsi l'institution familiale peut adopter vis-à-vis de ses enfants une attitude pastorale, que le dressage préparatoire au concours révèle d'une façon particulièrement claire. Les attentes et exigences de certains parents vis-à-vis de l'institution scolaire nous paraissent d'ailleurs à relier à une telle attitude pastorale.

Une culture de l'exhibition

Si nous prenons maintenant, à la suite de Goffman, le point de vue des individus comme des « ayant droit » sur un certain nombre de « réserves », nous pouvons développer une autre lecture des tréteaux sur lesquels défilent les mini-miss.

Goffman définit en effet les individus comme « propriétaires » d'un certain nombre de « territoires réservés » qui sont susceptibles d'être l'objet de violations⁹.

Sans entrer dans le détail de la géographie de ces territoires, disons qu'ils peuvent être matériels (comme le corps lui-même) ou immatériels (un certain nombre d'informations doivent n'être accessibles qu'avec la permission de leur propriétaire : le droit à la vie privée les consacre d'une certaine manière). Ces territoires peuvent aussi être externes à l'individu (ils sont par exemple spatiaux : l'espace autour de l'individu est considéré comme la zone protectrice à laquelle il a droit et qui est régie par un « *noli tangere* »), mais bien entendu, aussi, internes à lui (ce que la tradition philosophique appelle la conscience, par exemple).

9. Goffman E., « Les territoires du moi », *La mise en scène de la vie quotidienne, tome 2*, Minuit, Paris, 1973.

Goffman construit ainsi une grammaire subtile des territoires sociaux en termes de droits sur des « réserves », droits qui peuvent être menacés ou bafoués.

Les types de violations relevées par le sociologue sont au nombre de quatre :

L'intrusion (l'invasion d'un territoire); la revendication excessive (l'extension illégitime d'un territoire); l'auto-souillure (l'auto-violation); et, enfin, l'exhibition (l'étalement indécent ou obscène d'une réserve).

Bien entendu, ces violations dépendent des situations (certains lieux, comme la plage, « autorisent » par exemple des comportements qui seraient considérés comme des exhibitions dans d'autres contextes) et des cultures.

Le triomphe du « cybermonde » a, nous semble-t-il, fait bouger significativement les frontières contextuelles des violations.

Nous pourrions dire que la culture du cybermonde glisse vers un devoir d'exhibition présenté comme (ou travesti sous) un mode de réalisation et de reconnaissance.

L'argumentaire serait le suivant.

Nous vivons une délégitimation généralisée de ce qui se passe seulement ici et maintenant (de ce qui est actuel), au profit de ce qui en est virtualisé (catapulté dans le monde des médias au sens large). Un événement ou une personne reçoit, par exemple, une plus-value de réalité et d'importance du fait qu'ils « passent à la télévision ». Pierre Bourdieu présente ainsi les Présidents de partis comme des « banquiers » distribuant aux membres les profits symboliques d'un passage à la télévision (par exemple représenter le parti à un débat).

Nous retrouvons ici la formule de Paul Virilio : aujourd'hui, le virtuel est plus réel que l'actuel.

Les « réseaux sociaux » constituent ainsi la virtualisation du social : l'interaction actuelle, ce que Goffman appelait la relation en face à face et qu'il considérait comme le terreau de l'existence humaine est délégitimée au profit d'une relation virtuelle.

Exister « réellement » devient ainsi être consultable (et être consulté).

Facebook, dont certains prétendent qu'il fut à l'origine une technique d'intrusion (il se serait agi de faire circuler des « potins » sur la vie privée des étudiant(e)s) est devenu le support d'un devoir d'exhibition : exister, c'est être « suivi » sur sa page. Le « consultable » est un mixte de désirable et de vendable, pouvant appeler à la surenchère, comme le sexting ou le sexpicing¹⁰ (surtout, probablement, quand on est ou s'estime dépourvu de capital symbolique)¹¹.

On comprend dès lors que la rhétorique du « dévoilement » soit omniprésente désormais : une « vedette » est celle qui « se livre » ou « se dévoile » « en toute intimité » (*sic*)¹² : l'exhibition devient la « voie royale » de la stratégie de distinction formatée.

Ainsi de ces « histoires » publiées sur des sites comme « adoskuat », qui font l'objet d'un vote de popularité (le jour de la consultation du site, la 18^e promue n'avait, selon ses dires, que 13 ans). Aurore (14 ans déclarés) y décrit avec force détails comment elle a trouvé le plaisir quelques heures après un chat « chaud et animé » avec son bel ange virtuel rencontré il y a 6 mois sur la toile...

10. Il s'agit de l'envoi de messages à connotation sexuelle affirmée ou de photographies où l'émetteur se met lui-même en scène de façon érotique.

11. Et ceux qui en sont pourvus justifient leur présence en disant qu'il est impossible de ne pas en être : on retrouve là une des caractéristiques de l'institution totale en tant que machine à déculturer : ceux qui y sont enfermés finissent par penser qu'il est impossible d'y échapper (*cf.* J. Blairon, J. Fastrès, E. Servais et E. Vanhée, « Une hypothèse sur les caractéristiques de l'institution totale virtuelle », in *L'institution recomposée*, tome 2, L. Pire, Bruxelles, 2001).

12. Les termes sont issus d'une interview, choisie au hasard, de Nolwen Leroy dans *La libre essentielle* du 1/02/09/2012. La chanteuse « s'est livrée, heureuse et confiante »...

L'emploi des lieux communs de la rhétorique pornographique est patent dans son « témoignage ».

En boomerang, il n'est donc pas étonnant que l'exhibition « actuelle » gagne du galon et les concours des mini-miss en constituent une manifestation : ne s'agit-il pas de se confronter au classement, notamment sur un curseur de « désirabilité » formaté ?

Le marché des moins de 13 ans pour l'instant encore interdit aux industries du virtuel, du moins en principe, constitue dans ce contexte, évidemment, un enjeu majeur pour les réseaux « sociaux »¹³ : le formatage ne peut évidemment mieux se porter que lorsqu'il est aussi précoce et généralisé que possible.

Une marchandisation de l'émotion voluptueuse

La relation de désir est ainsi peu à peu annexée au domaine public tel qu'il est envahi par la logique d'exploitation : les réserves matérielles et immatérielles que l'individu accepte de « publier » deviennent un des capitaux déterminants dans la course à la distinction (ou, plus simplement, à l'existence confirmée virtuellement), elle-même formatée par l'arsenal narratif consumériste.

On enchaîne là deux paradoxes : le privé le plus réservé (le désir) ne devient « réel » que s'il est (virtuellement) public ; le « public » est désormais un champ envahi par les intérêts (capitalistes) privés.

On ne peut plus facilement comprendre le mécanisme de ce double paradoxe qu'en se reportant à une scène emblématique du roman de Marguerite Duras « Un barrage contre le Pacifique ». On sait que la mère de l'héroïne mineure, institutrice, a plongé sa famille dans la misère suite à des erreurs et des obstinations dommageables (sa « folie »). Un Chinois remarque la

13. Certains avancent que l'interdiction n'est pas respectée dans un cas sur deux et que Facebook aurait dépensé quelque 600.000 dollars en lobbying auprès de la Federal Trade Commission pour assouplir les règles autour des données personnelles des moins de 13 ans. Source : <http://www.lefigaro.fr>.

très jeune fille et commence à la fréquenter, sous l'œil hypocrite de la maman, qui profite vénalement de ces rencontres tout en feignant de les réprouver.

Un jour, le Chinois supplie la jeune fille de se laisser regarder nue dans la salle de bains. Suzanne refuse instinctivement. Mais les supplications font leur chemin :

« Il avait très envie de la voir. Quand même c'était là l'envie d'un homme. Elle, elle était là aussi, bonne à être vue, il n'y avait que la porte à ouvrir. (...) Ce n'était pas fait pour être caché mais au contraire pour être vu et faire son chemin de par le monde, le monde auquel appartenait quand même celui-là, ce M. Jo. »

Au moment où elle va accepter, le Chinois lui promet un phonographe :

« C'est ainsi qu'au moment où elle allait ouvrir et se donner à voir au monde, le monde la prostitua. »¹⁴

On imagine facilement ce que l'invasion du virtuel peut apporter à cette expérience de « prostitution » visuelle.

Il nous semble en effet que l'univers culturel dans lequel baignent les concours des mini-miss (univers qui les légitimise et que ces concours alimentent) est bien celui que Paul Virilio désigne comme le complexe « sexe-culture-pub »¹⁵, où les frontières entre ces activités sont systématiquement estompées : les hybrides sont omniprésents, comme chacun peut le voir¹⁶.

14. Duras M., *Un barrage contre le Pacifique*, Gallimard, coll. Folio, Paris, 1950, p. 73.

15. En écho à la fameuse formule de Roosevelt critiquant le pouvoir du complexe militaro-industriel.

16. Cfr Virilio P., *La bombe informatique*, Galilée, Paris, 1998. Ne donnons en exemple que cette initiative du musée Léopold de Vienne qui a offert pendant la canicule de 2005 une entrée gratuite à chaque visiteur qui se présente nu ou en maillot de bain pour « se rafraîchir », dans les salles climatisées, devant l'exposition « The Naked Truth »... Les commentateurs de la conservatrice mobilisent une justification esthétisante (« Nous trouvons qu'un corps nu est tout aussi beau qu'un corps habillé »), tandis que le directeur commercial (sic) fait un aveu « marketing » (« L'objectif était d'aider les gens à lutter contre la chaleur, mais aussi de créer un mini-scandale »).

S'il s'agit bien, dans notre société, de tendre à la marchandisation de l'émotion voluptueuse, comme le prétend Pierre Klossowski¹⁷, cet estompement peut être considéré comme un point-clé de la stratégie.

Troisième décodage

Dans la ligne de cet argumentaire, nous pouvons enfin considérer les concours de mini-miss et la galaxie culturelle dans laquelle ils se meuvent comme la pointe apparente d'une nouvelle transversalité négative.

Le concept de transversalité négative indique de manière critique que les institutions remplissent des missions tout autres que celles qu'elles affichent : l'hôpital psychiatrique peut détruire la culture de ses patients, l'école peut préparer à la servilité requise d'une chair à canon ou d'une main d'œuvre considérée comme un troupeau de bêtes de somme.

En l'occurrence, il est utile de voir que de très nombreuses institutions (sociales, éducatives, culturelles) se font aujourd'hui les transmetteurs de modèles qui font de la logique entrepreneuriale et consumériste le seul modèle légitime d'action, y compris sur soi ; il faut se considérer comme un capital à développer, s'investir sans cesse et sans fin, devenir « le petit entrepreneur de sa propre existence ».

Ce n'est pas seulement la création d'un marché de l'intime qui est en cause, c'est aussi l'obligation d'aborder l'intime dans la logique du marché.

La logique « managériale » qui demande au travailleur de se donner sans compter (c'est-à-dire d'accepter de s'auto-exploiter) pour atteindre un « optimum productif », est ainsi produite précocement par les logiques éducatives qui « demandent » à l'enfant

17. « L'intégrité de la personne n'existe absolument pas ailleurs du point de vue industriel que dans et par le rendement évaluable en tant que monnaie », Klossowski P., *La monnaie vivante*, Joëlle Losfeld, Paris, 1994, p. 74.

d'être « acteur » de « son » apprentissage (tel que défini, toutefois, par l'institution).

On pourrait de même repérer l'émergence d'un « optimum jouissif » auquel nous sommes priés de tendre (via les investissements et achats requis) pour « nous » réaliser pleinement. Une cohorte de spécialistes peut nous y aider, publiés dans des périodiques consacrés au « soin de soi ».¹⁸

Leur rhétorique correspond trait pour trait au langage des séminaires en management, y compris dans l'emploi d'une « langue caoutchouc », où on peut affirmer tout et son contraire¹⁹.

Sous un discours de libération empreint de transversalité négative, on trouve donc l'apologie d'une logique entrepreneuriale débridée (sans limites), tout autant que l'apologie d'une domination masculine que l'on aurait pu croire révolue, sous prétexte évidemment, pour les femmes, de « se trouver » : les « non » ne sont-ils pas des « oui » qui s'ignorent (et risquent de faire passer à côté de l'extase, faute de « se lâcher ») ?

La rhétorique du dévoilement (contraint) et de la découverte (formatée) constituent des ingrédients majeurs d'une culture de la sensure où l'on peut tout dire (et tout faire) puisque cette liberté sert l'asservissement à une domination invisible.

« L'abus de langage détériore la relation sociale et prive le sens de son sens. (...) La privation de sens — ou sensure — est l'arme absolue de la démocratie ; elle permet de tromper la conscience et de vider les têtes sans troubler la passivité des victimes.

18. La rhétorique du dévoilement se conjoint ici à celle de la découverte formatée : via un questionnaire « scientifique », « découvrez si vous êtes prête à pimenter vos rapports », et ainsi « vivre (votre) féminité à 100% et parvenir à la jouissance. » Telle est la nouvelle logique des parvenu(e)s du capital culturel, telle que la pro-meuvent tant de publications (ici la revue « Sensuelle », été 2012).

19. Le Goff J.-P., « Modernisation et barbarie douce », in *La gauche à l'épreuve, 1968-2011*, éd. Perrin, 2011, pp. 201 et sq.

L'art d'aujourd'hui, tellement soumis au marché, est l'exemple même d'une soumission à la censure, qui passe pour la liberté. »²⁰

Agir collectivement ?

Au terme de notre exploration, il nous semble que c'est bien cette censure dont les enfants qui concourent au titre de « mini-miss » sont *in fine* les prêtres(se)s involontaires. Mais c'est aussi cette culture unidimensionnelle d'un nouveau genre (la « libération » qui censure) qui explique la difficulté que rencontrent ceux qui veulent s'y opposer.

Si l'on s'accorde généralement²¹ pour promouvoir des actions de prévention éducative (lutter contre les stéréotypes, défendre une parentalité qui tient compte de la subjectivation des enfants, information généralisée sur la sexualité...), il semble que l'action politique hésite sur la voie à suivre en matière de droit.

Nous pensons que cette hésitation tient au fait que depuis plusieurs décennies, le rôle régulateur de l'État a été délégitimé et que la position dominante consiste à promouvoir tous azimuts la liberté des marchés et à en attendre la solution à tous les problèmes que nous rencontrons.

Le nouveau marché de la « libération » intime des corps, au profit d'une censure généralisée, a dès lors de beaux jours devant lui.

20. Noël B., *La castration mentale*, P.O.L., Paris, 1997, p. 23.

21. De Vos B., Délégué général aux droits de l'enfant de la Fédération Wallonie-Bruxelles, « Enfance, jeunesse et sexualité », Avis consulté sur <http://www.dgde.cfwb.be/index.php?id=3475>.

Jouanno C., Sénatrice de Paris, « Contre l'hypersexualisation, un nouveau combat pour l'égalité », Rapport parlementaire, 5 mars 2012.

Centre d'analyse stratégique, service du Premier Ministre de la République Française, « Hypersexualisation de l'espace public : comment protéger les enfants », la note d'analyse, n° 267, mars 2012.

Un renversement significatif de tendance ne peut s'espérer que via des ripostes qui s'attaquent au capital symbolique des entrepreneurs abusifs, via la défense de l'autonomie critique de la culture et via des alliances d'envergure d'acteurs qui identifieraient la nouvelle transversalité négative comme un adversaire commun, dans l'entreprise, dans l'école, dans les industries culturelles.

Bibliographie

- Goffman E., *Asiles, études sur la condition sociale des malades mentaux*, Minuit, Paris, 1968.
- Guattari F., *La révolution moléculaire*, Éditions Recherches, coll. « Encres », Paris, 1977.
- Le Goff J.-P., *La barbarie douce, La modernisation aveugle des entreprises et de l'école*, La Découverte, Paris, 2003.
- Lourau R., *L'analyse institutionnelle*, Minuit, Paris, 1970.
- Sfez L., *La santé parfaite, Critique d'une nouvelle utopie*, Seuil, Paris, 1995.
- Touraine A., *Un nouveau paradigme Pour comprendre le monde d'aujourd'hui*, Fayard, Paris, 2005.
- Virilio P., « L'émotion publique », in *L'accident originel*, Galilée, Paris, 2005.
- Wieviorka, *La violence*, Hachette, coll. Pluriel sociologie, Paris, 2005.

Temps d'Arrêt / Lectures

Derniers parus

- **La clinique de l'enfant : un regard psychiatrique sur la condition enfantine actuelle.**
Michèle Brian.
- **Qu'est-ce qu'apprendre ?
Le rapport au savoir et la crise de la transmission.**
Dominique Ottavi.
- **Points de repère pour prévenir la maltraitance.**
Collectif.
- **Traiter les agresseurs sexuels ?**
Amal Hachet.
- **Adolescence et insécurité.**
Didier Robin.
- **Le deuil périnatal.**
Marie-José Soubieux.
- **Loyautés et familles.**
L. Couloubaritsis, E. de Becker, C. Ducommun-Nagy, N. Stryckman.
- **Paradoxes et dépendance à l'adolescence.**
Philippe Jeammet.
- **L'enfant et la séparation parentale.**
Diane Drory.
- **L'expérience quotidienne de l'enfant.**
Dominique Ottavi.
- **Adolescence et risques.**
Pascal Hachet.
- **La souffrance des marâtres.**
Susann Heenen-Wolff.
- **Grandir en situation transculturelle.**
Marie-Rose Moro.
- **Qu'est-ce que la distinction de sexe ?**
Irène Théry.
- **L'observation du bébé.**
Annette Watillon.
- **Parents défaillants, professionnels en souffrance.**
Martine Lamour.
- **Infanticides et néonaticides.**
Sophie Marinopoulos.
- **Le Jeu des Trois Figures en classes maternelles.**
Serge Tisseron.
- **Cyberdépendance et autres croquemitaines.**
Pascal Minotte.
- **L'attachement, un lien vital.**
Nicole Guedeney.
- **L'adolescence en marge du social.**
Jean Claude Quentel.
- **Homoparentalités.**
Susann Heenen-Wolff.
- **Les premiers liens.**
Marie Couvert.
- **Fonction maternelle, fonction paternelle.**
Jean-Pierre Lebrun.
- **Ces familles qui ne demandent rien.**
Jean-Paul Mugnier.
- **Événement traumatique en institution.**
Delphine Pennewaert et Thibaut Lorent.
- **La grossesse psychique: l'aube des liens.**
Geneviève Bruwier.
- **Qui a peur du grand méchant Web ?**
Pascal Minotte.
- **Accompagnement et alliance en cours de grossesse.**
Françoise Molénat
- **Le travail social ou « l'Art de l'ordinaire ».**
David Puaud.
- **Protection de l'enfance et paniques morales.**
Christine Machiels et David Niget.
- **Jouer pour grandir.**
Sophie Marinopoulos
- **Prise en charge des délinquants sexuels.**
André Ciavaldini.

Retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en lignes, ...